



HAL
open science

Les fouilles archéologiques de la Citadelle d'Amiens : des romains au renzo piano building workshop

Josabeth Millereux-Le Bechenec, Noël Mahéo

► To cite this version:

Josabeth Millereux-Le Bechenec, Noël Mahéo. Les fouilles archéologiques de la Citadelle d'Amiens : des romains au renzo piano building workshop. 2016, 9782908095500. hal-04259093

HAL Id: hal-04259093

<https://hal.science/hal-04259093>

Submitted on 1 Nov 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Copyright



LES FOUILLES ARCHÉOLOGIQUES DE LA CITADELLE D'AMIENS

DES ROMAINS AU RENZO PIANO BUILDING WORKSHOP



LÉGENDES DE COUVERTURE

Vue du grand casernement © SAAM

Ensemble de vases en terre et en verre et collier de perles de verre issu de la nécropole gallo-romaine © SAAM

Pipe en terre et boucle de chaussures du XVII^e siècle © SAAM

Vue du projet universitaire © Renzo Piano Building Workshop

LES FOUILLES ARCHÉOLOGIQUES DE LA CITADELLE D'AMIENS

des romains au renzo piano building workshop

**EXPOSITION PRÉSENTÉE AU MUSÉE DE PICARDIE À AMIENS
DU 16 AVRIL AU 27 OCTOBRE 2016**

COPRODUCTION

Musée de Picardie / Service Archéologie Préventive Amiens Métropole

CITADELLE D'AMIENS, CAMPUS UNIVERSITAIRE

La Citadelle est une forteresse défensive pentagonale commanditée par Henri IV et réalisée par Jean Errard de Bar-le-Duc au début du XVII^e siècle. Elle occupe une zone clef de la ville d'Amiens, sur la rive nord de la Somme, entre le centre historique et les quartiers nord. Occupée par l'armée qui en interdisait l'accès jusqu'en 1993, elle fait l'objet d'un concours en 2010. Le but est de la réhabiliter et de lui donner une place au cœur de la vie urbaine amiénoise en y implantant un pôle universitaire de 4 000 étudiants de l'université de Picardie Jules-Verne, au sein d'un vaste espace public.

La transformation et la réouverture de la Citadelle, la restauration de ses trois portes historiques, l'ouverture de deux nouveaux accès à l'est permettront d'en faire un vaste territoire de rencontres à l'interface des quartiers nord et du centre-ville. Le site accueillera non seulement les bâtiments de l'université, mais également deux restaurants (dont celui du CROUS), deux cafés, et la possibilité d'organiser des événements tels que des concerts ou des projections en plein air. L'amphithéâtre universitaire de 500 places permettra d'accueillir des représentations théâtrales ou des concerts. La bibliothèque sera ouverte au public.

La Citadelle ne possède plus que trois bastions puisque deux bastions situés sur le tracé de l'avenue du Général de Gaulle ont été démolis dans les années 1960. Elle présente un complexe hétérogène de bâtiments construits au fil du temps. Le projet prévoit la démolition des édifices de moindre valeur patrimoniale, la réhabilitation des deux corps principaux datant du XIX^e siècle (Les Écuries et le Casernement), ainsi que la restauration des bâtiments protégés.

L'ancienne place d'Armes constituera le centre névralgique de ce nouveau quartier et sera conçue

comme un lieu d'échange et de partage. Elle est bordée au nord par le Casernement et au sud par les Écuries. Le pôle amphithéâtres ferme le côté ouest tandis que le côté est est ouvert sur l'avenue du Général de Gaulle.

Le sol de la place constitue une innovation majeure ; il est constitué d'éléments de terre cuite extrudés, les « diabolos », développés spécifiquement pour le projet. Les joints sont remplis d'un mélange terre-pierre dans lesquels la pelouse poussera. Il s'agit d'une place totalement autodrainante, ce qui autorise une parfaite horizontalité.

Sur ce tapis minéral et végétal se dresse un bâtiment « signal » qui propose la superposition de trois espaces : un restaurant en rez-de-chaussée et deux salles universitaires en étages. La plus petite, de couleur rouge, opère un cadrage visuel sur la cathédrale et la tour Perret au loin.

Au nord, la toiture du casernement est recouverte sur toute sa longueur du même matériau que la place. Elle devient un grand belvédère urbain de 115 mètres de long accessible à tous. La bibliothèque, qui occupe l'ensemble de l'étage inférieur du bâtiment, reçoit un éclairage zénithal par une grande verrière au pied de sa façade sud. Le restaurant du CROUS est logé en rez-de-chaussée et donne sur la place.

Les façades du casernement sont nettoyées et le bâtiment est percé de deux grands passages toute hauteur. Le passage est donne accès à la rue couverte largement vitrée qui le relie sur trois niveaux aux trois pavillons nord. Le passage ouest donne quant à lui accès à un cheminement paysagé qui aboutit à la poterne d'Abbeville. De là, une passerelle piétonne franchit la douve et dessert le plateau nord où est implanté un gymnase.

Les pavillons nord présentent des façades vitrées toute hauteur, munies d'ouvrants automatisés de ventilation naturelle. Leur structure est composée d'une charpente métallique poteaux-poutres sur laquelle s'appuie un plancher collaborant terre cuite-béton. Ces planchers sont préfabriqués en éléments d'environ 8 mètres de long, et sont constitués d'extrusions en forme de demi-voûtes de terre cuite, lesquelles sont solidarisées par une poutre de béton coulée au milieu.

Au sud de la place, les Écuries, qui bénéficient de volumes généreux, sont transformées elles aussi en salles de cours. Un étage d'attique en retrait remplace la toiture double pente d'origine. Le bâtiment est agrandi et prolongé au-delà d'un préau par la partie administration. Ces extensions présentent de grandes surfaces vitrées similaires à celles des pavillons nord, qui contrastent avec les épais murs de

briques et les puissants solivages des planchers en bois restaurés et laissés apparents.

Le gymnase implanté à l'extérieur du périmètre fortifié sur le plateau nord constitue le premier équipement d'une zone au potentiel très riche, faisant face aux remparts de la Citadelle qui culminent de ce côté à 25 mètres de haut. Cette zone fera l'objet d'une étude d'aménagement futur.

À l'intérieur de la Citadelle, un grand parc formé par les bastions et les courtines est situé en partie haute des remparts. Il est parcouru par une promenade accessible via des rampes et trois ascenseurs. Au pied des remparts, les fossés et la contrescarpe constituent un autre élément du parc. L'ensemble est reboisé pour renforcer la biodiversité.

RENZO PIANO BUILDING WORKSHOP



Renzo Piano Building Workshop

AUTEURS

AMÉLIE CORSIEZ, Res Fabrum, Halma UMR 8164 (A. C.)

JEAN-MARC DOYEN, UMR 8164 HALMA (Université de Lille 3) - CReA-Patrimoine (Université libre de Bruxelles) - CEN - European Centre for Numismatic Studies (Bruxelles). (J.-M. D.)

PIERRE-EMMANUEL GILLET, Docteur en histoire (P.-E. G.)

PAULINE LECONTE, Service Archéologie Préventive Amiens Métropole (P. L.)

AURORE LOUIS, Chargée d'étude et de recherche - *Étude de la vaisselle en verre gallo-romaine et médiévale, Inrap Champagne-Ardenne, UMR 5189 Hisoma* (A.L.)

JOSABETH MILLEREUX-LE BÉCHENNEC, Service Archéologie Préventive Amiens Métropole (J.M.L.B.)

TAREK OUESLATI, Chargé de recherches au CNRS, HALMA UMR8164 (T. O.)

MAËL PACAUD, Service Archéologie Préventive Amiens Métropole (M.P.)

FRANCESCA RAPONE, Responsable d'opération, Service Archéologie Préventive Amiens Métropole (F.R.)

COMMISSARIAT/ REMERCIEMENTS

Cet ouvrage a été publié à l'occasion de l'exposition :

**LES FOUILLES ARCHÉOLOGIQUES DE LA CITADELLE D'AMIENS
DES ROMAINS AU RENZO PIANO BUILDING WORKSHOP**

Présentée au Musée de Picardie à Amiens du 16 avril au 27 octobre 2016

COMMISSARIAT DE L'EXPOSITION,

NOËL MAHÉO, conservateur en chef au Musée d'Amiens

JOSABETH MILLEREUX-LE BÉCHENNEC, conservateur du patrimoine, chef du service Archéologie Préventive Amiens Métropole

SUIVI ÉDITORIAL

NOËL MAHÉO, conservateur en chef du patrimoine aux musées d'Amiens, chargé du département archéologie

JOSABETH MILLEREUX-LE BÉCHENNEC, Archéologie Préventive Amiens Métropole

FRANCESCA RAPONE, Archéologie Préventive Amiens Métropole

RÉGIE DES ŒUVRES

BÉNÉDICTE ROCHET, Musées d'Amiens

JOSABETH MILLEREUX-LE BÉCHENNEC, Archéologie Préventive Amiens Métropole

ILLUSTRATIONS

DIDIER BAYARD, conservateur général

MICHEL BOURGET, Musée de Picardie

AMÉLIE CORSIEZ, Res fabrum

HÉLÈNE GAUTIER, Archéologie Préventive Amiens Métropole

CLAIRE FAVART, Archéologie Préventive Amiens Métropole

VIVIEN GRISOTTO, Archéologie Préventive Amiens Métropole

DAVID LECLERCQ, Atelier Urbanisme Architecture et Patrimoine Amiens Métropole

PAULINE LECONTE, Archéologie Préventive Amiens Métropole

IRWIN LEULLIER, Musée de Picardie

AURORE LOUIS, Inrap

JOSABETH MILLEREUX-LE BÉCHENNEC, Archéologie Préventive Amiens Métropole

MAËL PACAUD, Archéologie Préventive Amiens Métropole

FRANCESCA RAPONE, Archéologie Préventive Amiens Métropole

ÉRIK MARIETTE, Inrap

TAREK OUESLATI, CNRS

ANNA GUILLOU, Archéologie Préventive Amiens Métropole

DAVID LECLERCQ Atelier d'Urbanisme Architecture et Patrimoine Amiens Métropole

GRAPHISME

VIVIEN GRISOTTO, Archéologie Préventive Amiens Métropole

RELECTURES

DIDIER BAYARD, Conservateur général, DRAC Nord Pas-de-Calais Picardie, site d'Amiens.

NOËL MAHÉO Conservateur en chef au Musée de Picardie

PRÊTEURS

DRAC NORD PAS-DE-CALAIS-PICARDIE, Service Régional de l'Archéologie, site d'Amiens.

SERVICE ARCHÉOLOGIE PRÉVENTIVE D'AMIENS MÉTROPOLE

Que soient remerciés ici tous ceux qui ont pris part à la mise en œuvre de cette exposition et du catalogue : les équipes des musées d'Amiens et sa directrice Sabine Cazenave, Yann Hubert (Service Multimédia Amiens Métropole), Louise Desaint (stagiaire UPJV), le Service Archéologie Préventive Amiens Métropole.



Gobelet à panse ovoïde décorée d'une résille incolore rapportée issu de la tombe I069. © Michel Bourguet

SOMMAIRE

L'exploration de la Citadelle d'Amiens et la réglementation sur l'archéologie préventive	p.10
Un quartier suburbain.....	p.12
Un habitat éphémère.....	p.16
La céramique de l'habitat.....	p.18
La transition vers la campagne	p.19
Un aperçu de la nécropole nord de <i>Samarobriva</i>	p.22
Le mobilier en verre.....	p.26
Les dépôts céramiques de la nécropole.....	p.28
Le rôle des monnaies dans les rituels funéraires : les apports d'Amiens	p.30
Les offrandes animales.....	p.32
Sarcophages en plomb de la nécropole	p.33
Rites et espaces funéraires.....	p.35
De <i>Samarobriva</i> à Amiens	p.36
Une porte de ville	p.39
Défendre la ville. Défendre le royaume.....	p.42
Les progrès de l'artillerie.....	p.48
Archéologie du bâti	p.50
Du siège de 1597 à la Citadelle d'Amiens.....	p.52
Fumer à la Citadelle	p.55
Bibliographie	p.57

L'EXPLORATION DE LA CITADELLE D'AMIENS ET LA RÉGLEMENTATION SUR L'ARCHÉOLOGIE PRÉVENTIVE



Le projet d'université dans la Citadelle d'Amiens a permis de retrouver, sur 2,8 ha, les traces d'un faubourg romain de *Samarobriva*, établi sur la rive droite de la Somme face à l'antique Amiens. Il a permis de suivre l'évolution des fortifications d'une des portes principales de cette grande ville frontalière, depuis la fin du Moyen Âge jusqu'à la création de la Citadelle en 1598, apportant une documentation inédite.

L'existence d'un riche potentiel archéologique était établie depuis longtemps, lorsque la municipalité fit l'acquisition de la Citadelle en 1993. Une nécropole de la fin de l'époque romaine était connue depuis le milieu du XIX^e siècle à l'emplacement du casernement central. Il était fort probable que le quartier d'habitation des I^{er}-III^e siècles de notre ère reconnu à l'ouest de la Citadelle en 1965-1968 se poursuivait à l'intérieur de la fortification. Le diagnostic réalisé à l'instigation de l'Etat en 2000 par Dominique Gemehl (Inrap) avait confirmé l'extension du quartier romain dans la partie nord de la Citadelle, ainsi que la présence d'une nécropole romaine tardive dont les tombes étaient particulièrement bien conservées. Il avait mis au jour des éléments spectaculaires des puissantes fortifications de la porte Montrescu, intégrés dans les murs et le talus de la Citadelle. Dernier témoignage de ces différentes occupations, la fouille préventive réalisée par l'Inrap en 2009 à l'emplacement de l'ancien bastion Saint-Pol, rasé pour laisser le passage à l'avenue Charles de Gaulle en 1965 (Lascour 2012), a mis au jour les accès de carrières ainsi que quelques inhumations remontant à l'époque

romaine, recouverts par des habitations médiévales et modernes de l'ancienne paroisse urbaine de Saint-Sulpice, ensevelies à leur tour sous les remblais du bastion moderne. C'est donc fort logiquement que les services de l'État ont prescrit une opération de fouille archéologique préventive sur l'ensemble des secteurs menacés par les travaux d'aménagement.

La réalisation du projet du Renzo Piano Building Workshop retenu en 2011 par Amiens Métropole impliquait des travaux de tous ordres en de multiples endroits de la Citadelle. Travaux de démolition de bâtiments à demi-ruinés, restauration des autres, construction de nouveaux bâtiments, sans compter les creusements de réseaux souterrains ou la mise en place de nouvelles voiries, avec l'intervention de multiples corps de métier. L'obligation pour les archéologues d'insérer leurs interventions dans un calendrier extrêmement resserré et mouvant explique que ces travaux se soient échelonnés sur près de quatre ans, entre octobre 2011 et juillet 2015.

L'obligation de respecter les prescriptions de l'État en matière d'archéologie préventive dans un contexte aussi contraignant et dans des délais compatibles avec les nécessités du chantier ont amené la collectivité à créer en 2011 le Service d'Archéologie préventive d'Amiens Métropole qui a dès lors consacré une grande partie de ses activités à ce chantier.

La présente exposition montre les principaux résultats de cette opération exceptionnelle qui s'est traduite par 15 mois continus de travaux de terrain, qui a accumulé un abondant mobilier à étudier : 760 kg de céramique, 340 kg d'os animaux et de nombreux objets référencés dans plus de 4000 contextes archéologiques.



1 - Les secteurs fouillés dans la citadelle © SAAM

2 - L'agrandissement de la cour anglaise de la future bibliothèque met en évidence le fossé du ravelin de François 1^{er} © SAAM

UN QUARTIER SUBURBAIN

Un faubourg romain au-dessus du quartier Saint-Maurice



François
l'extension

au moins 10 hectares. Ces occupations péri-urbaines ont pu être étudiées pour la première fois de manière extensive dans trois secteurs de fouille, les secteurs 1 et 3, à l'intérieur de la Citadelle, et le secteur 6, à l'extérieur, au nord.

La localisation de toutes les découvertes ponctuelles répertoriées depuis

la fin du XIX^e siècle par Vasselle avait montré d'un faubourg romain sur

tirés au fer montre le caractère soigné de certains habitats. Cependant, l'aspect fruste de la chaussée accueillant des rejets variés, la présence de fours culinaires au pied des bâtiments, correspond bien à l'idée que l'on se fait de ces quartiers périphériques. L'occupation apparaît néanmoins bien plus dense que ce que pouvaient laisser penser les découvertes de François Vasselle. Ce secteur semble abandonné assez rapidement, dès le II^e siècle.

Le secteur 3, situé à l'emplacement des futurs amphithéâtres de l'université, était particulièrement bien conservé, sous les talus des courtines modernes. Les aménagements modernes ont détruit en revanche la suite du quartier à l'est. Le secteur dégagé s'organise autour d'un carrefour dont la rue principale, de direction sud-est/nord-ouest joignait peut-être l'axe principal de la rive droite, la route d'Amiens à Boulogne, la fameuse voie d'Agrippa. Les deux rues, aux chaussées de cailloutis de craie, étaient bordées de larges fossés et de trottoirs au sol en craie pilée, abrités par des galeries couvertes. Les fossés en pente assuraient l'écoulement des eaux de pluie des secteurs situés en amont. Les îlots délimités par ces rues ont d'abord accueilli, comme dans la ville de la rive gauche, un habitat léger qui s'est transformé par l'adoption de nouvelles techniques de construction, des fondations sur craie tassée et des maçonneries, au moins pour les parties inférieures des murs et les caves. La présence d'enduits peints retrouvés dans le remblai d'une cave maçonnée aux joints



Pendentif de harnais © SAAM

Boucle de ceinture de militaire (*Cingulum*) © SAAM

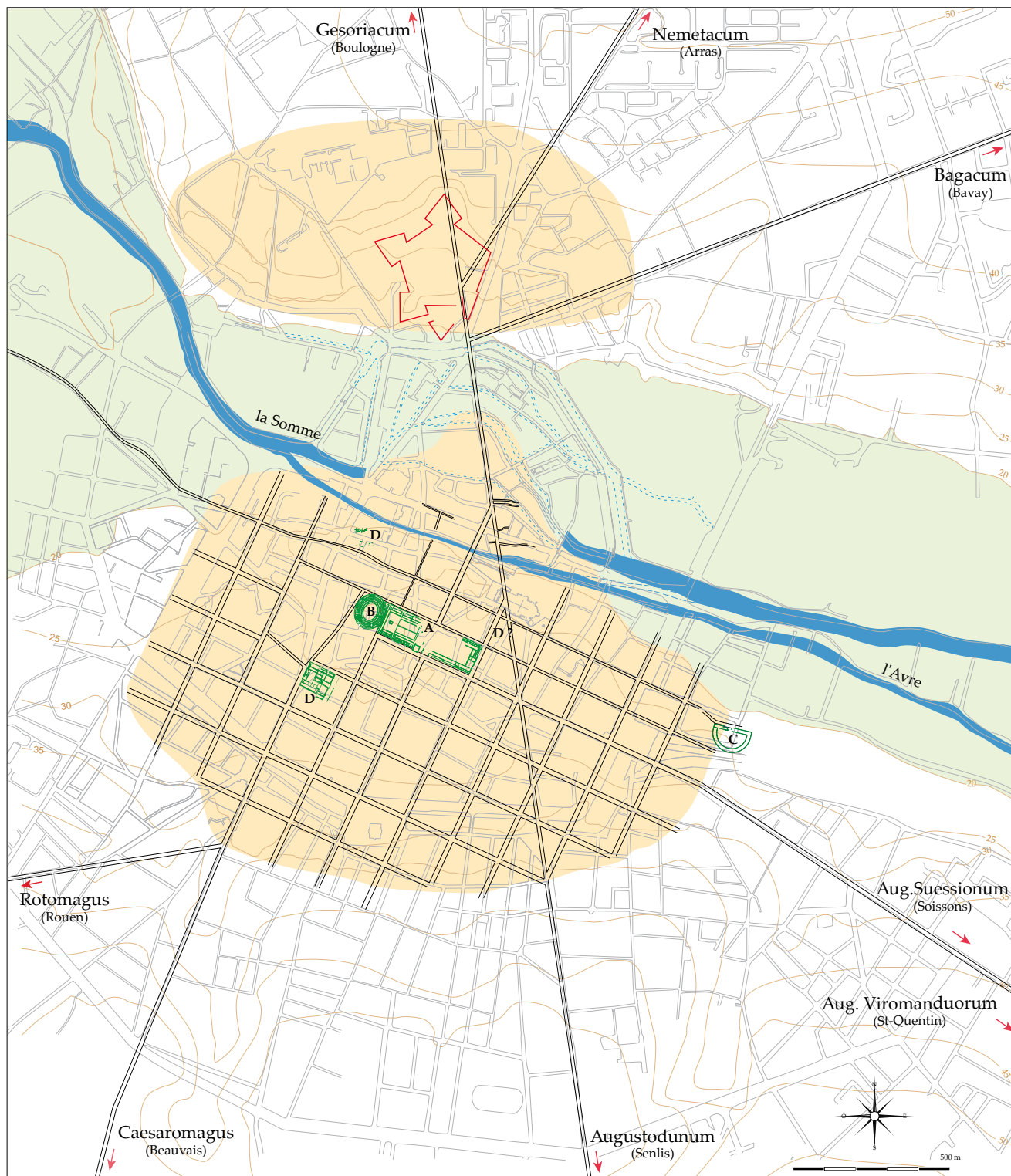
AMIENS AU HAUT EMPIRE

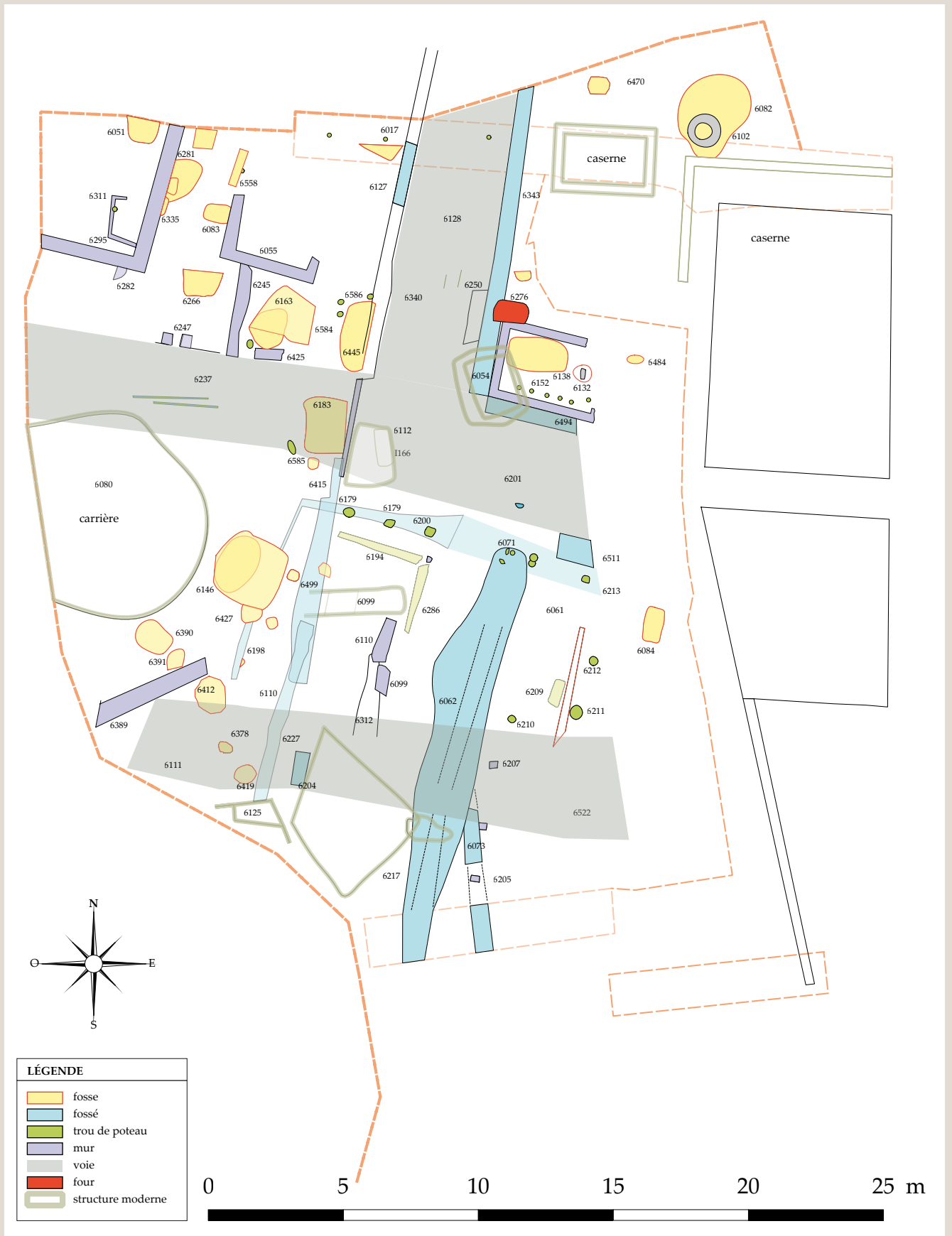
Fond d'après

"La marque de Rome, *Samarobriva*
et les villes du nord des Gaules",
Musée de Picardie, Amiens, 2005.

LÉGENDE

- A forum
- B amphithéâtre
- C théâtre
- D thermes
- voiries attestées
- zone urbanisée





Plan de la fouille du secteur 3 © SAAM



Vue d'ensemble de la partie nord des secteurs 1 & 2 en cours de fouille © SAAM

UN HABITAT ÉPHÉMÈRE

Un quartier périphérique de *Samarobriva*



1 La fouille du secteur 1 a permis d'aborder une autre partie du faubourg, un peu plus au nord-est, au

contact de la voie d'Agrippa. Rappelons que cette route stratégique, construite sur l'ordre du gendre d'Auguste vers 19/16 av. J.C., est à l'origine de la ville romaine. La voie n'a pas été retrouvée sur le chantier, car elle a été probablement détruite par des carrières médiévales. Subsiste, en revanche, un fossé bordier qui a été suivi sur une cinquantaine de mètres.

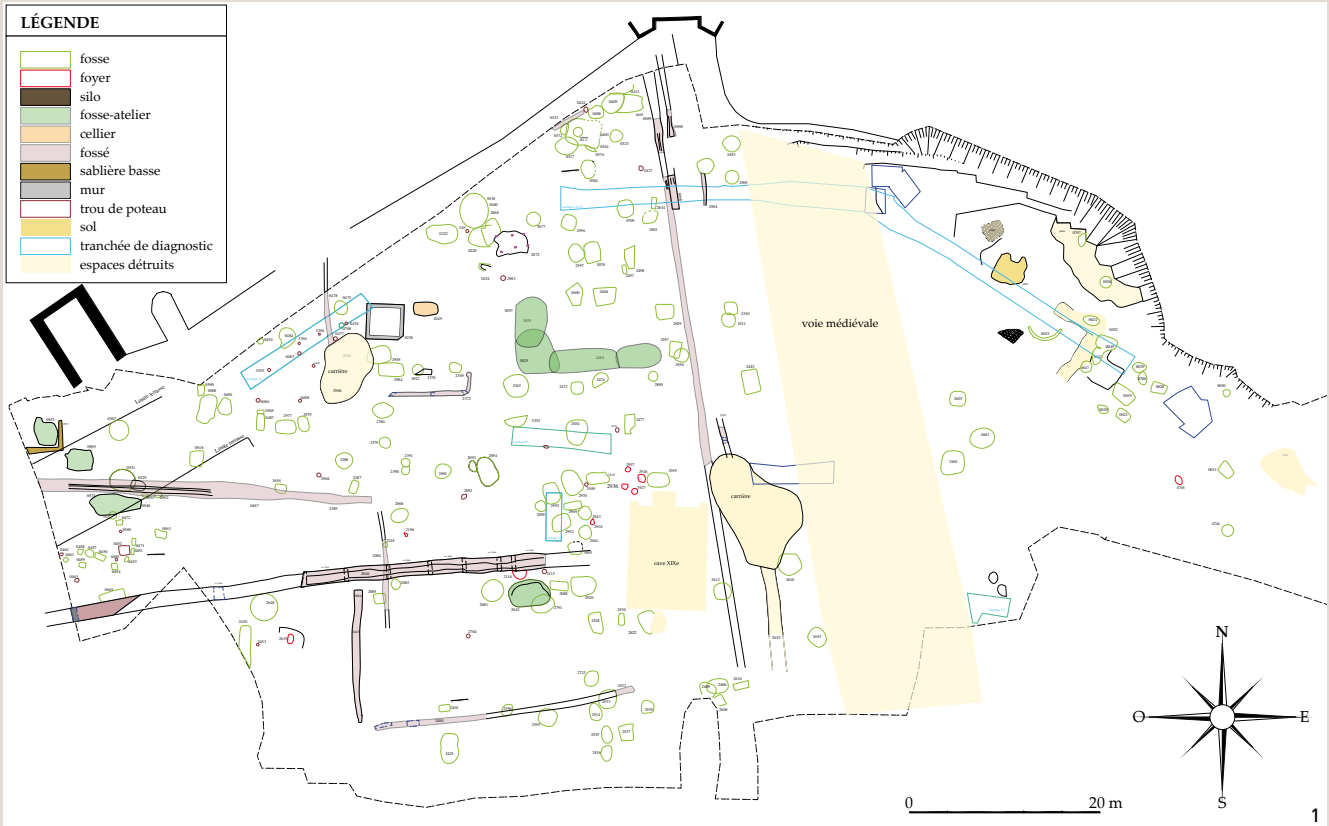
La quasi-totalité des vestiges antiques s'étend à l'ouest de ce fossé qui marquait certainement la limite de l'espace public dévolu à la voie et s'organisent en fonction d'un réseau de fossés orthogonaux orientés sur le fossé de limite de la voie. Les niveaux d'occupation sont rares. Il s'agit principalement de structures ponctuelles creusées dans la craie. Deux cents fosses disposées selon cette trame orthogonale entaillent plus ou moins profondément la craie, parfois, sur plus de 5 m. Certaines peuvent être aisément identifiées comme des silos, la fonction des autres est moins évidente. Celles de plan carré ou circulaire et aux parois verticales ont pu servir de caves, les plus profondes, de fosses d'extraction de craie. Les moins profondes à fond plat peuvent être assimilées en fonction de leurs dimensions à des celliers et des fosses-ateliers, que l'on doit associer à des constructions plus vastes en matériaux périssables (bois et torchis parfois décorés), attestées par des tranchées de sablière basse creusées à la surface du sol. Le regroupement de grandes fosses (de 3 à 5 m de long) à profil en cuvette témoigne peut-être d'activités

artisanales indéterminées. L'utilisation ultime de ces fosses comme dépotoirs nous renseigne notamment sur les habitudes alimentaires des premiers occupants : outre une alimentation carnée (bœuf, porc mais aussi volaille et cheval), les huîtres et les coques font partie de la table comme dans les milieux les plus romanisés de la ville. L'essentiel de ces structures est daté du I^{er} siècle de notre ère et du début du II^e siècle. Le secteur semble abandonné par la suite et inoccupé jusqu'à l'installation d'une nécropole dans la seconde moitié du III^e siècle.



1 - Vue d'un four culinaire en cours de fouille © SAAM

2 - Vue d'une fosse atelier avec à l'arrière plan un fumoir du Bas Empire © SAAM

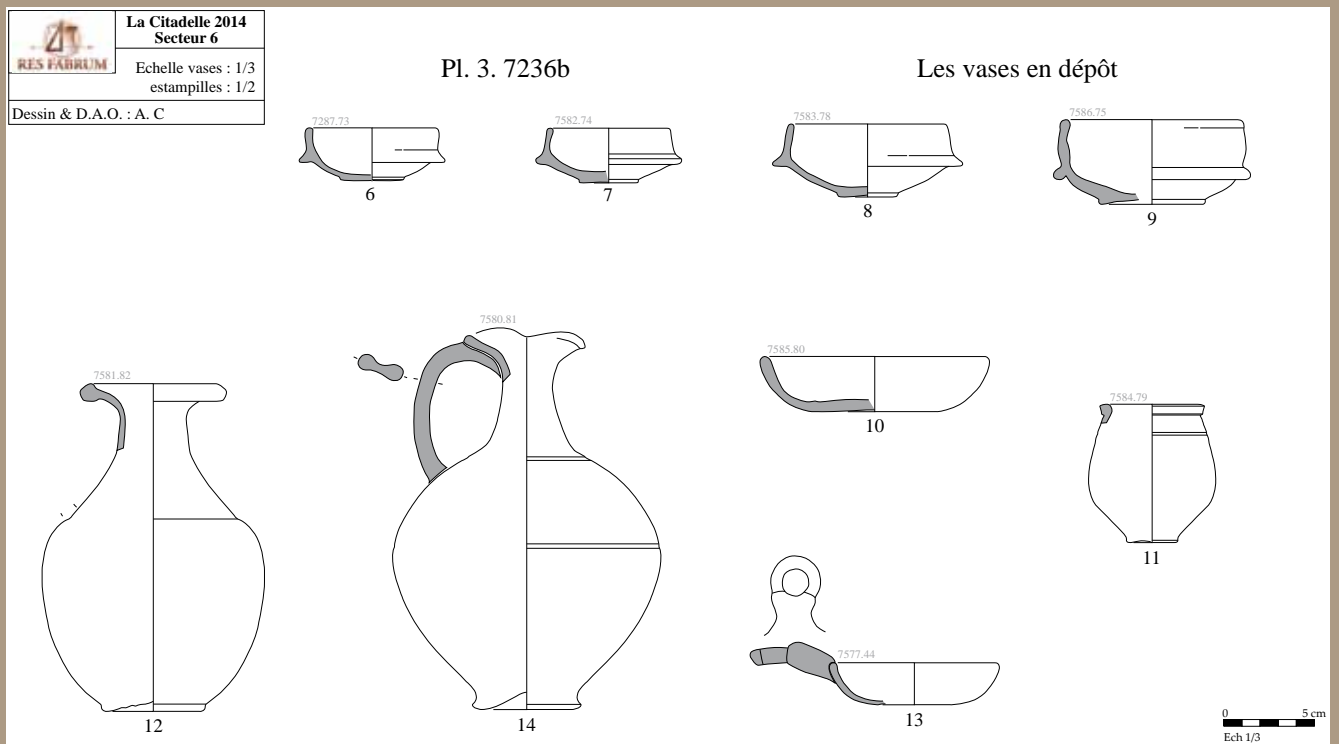


1 - Plan du secteur 1 au Haut Empire © SAAM
 2 - Vue de la cave du secteur 3 © SAAM

LA CÉRAMIQUE DE L'HABITAT

La céramique de l'habitat gallo-romain des secteurs 1 et 2 de la Citadelle provient principalement du comblement de fosses et de celliers, abandonnés dans le courant de la deuxième moitié du 1er siècle. La céramique, de très bonne qualité, était composée en majorité de vaisselle de table, aux provenances variées : assiettes et coupes en terre sigillée du Sud de la Gaule, gobelets en céramique engobée de Lyon ou du Centre de la Gaule mais aussi gobelets et assiettes en terra rubra, terra nigra ou encore céramique dorée, issues du commerce régional. Cette vaisselle de consommation est complétée par des bouteilles et des cruches du Noyonnais. La vaisselle culinaire, est répartie entre mortiers, plats, jattes et pots à cuire, ces derniers étant les plus abondants. Elle est également achetée dans les réseaux d'approvisionnement régionaux, écoulant les productions des ateliers de l'Artois, du Noyonnais ou du Soissonnais. Enfin, quelques amphores attestent du commerce avec le bassin méditerranéen et de la demande en huile de Bétique (Espagne) ou encore en vin de Narbonnaise des habitants de la ville antique de *Samarobriva* (Amiens). La céramique de la Citadelle est un témoin de l'art de vivre à la romaine, faisant la part belle à une vaisselle de table variée et de qualité, tandis que la vaisselle à cuire reste encore tournée vers la tradition gauloise, avec une alimentation basée sur le bouilli et utilisant peu le frit ou la cuisson de plats au four. Cependant, elle reste plus modeste que beaucoup d'ensembles du centre de la ville, tels ceux issus des fouilles du Palais des Sports (Coliseum).

A.C.



LA TRANSITION VERS LA CAMPAGNE

Les occupations en bordure de voies



La fouille du secteur 6, sur le plateau, réalisée au nord de la Citadelle préalablement à l'aménagement d'un gymnase, a été l'occasion d'étudier les marges

septentrionales du faubourg romain. Ce secteur est traversé par deux chemins parallèles de direction nord-nord-ouest / sud-sud-est qui devaient rejoindre la voie d'Agrippa quelques centaines de mètres plus au nord. Le premier est installé directement sur la craie, dans le sens de la pente naturelle du plateau, sans aménagement particulier. Il est repéré par deux ornières principales assez peu marquées, espacées d'environ 1,50 m. On ne relève aucune recharge de craie ou de silex, habituellement utilisée pour combler de trop profondes ornières. Ceci signifie que cette voie a sans doute servi durant un laps de temps assez court et de manière peu fréquentée, au début du I^{er} siècle de notre ère. Il pourrait s'agir d'une simple piste, utilisée uniquement pour apporter les matériaux nécessaires à l'aménagement de ce secteur au début de l'époque romaine.

Le second chemin, situé 8 m à l'est du premier, est également matérialisé par deux ornières principales, cependant plus profondes que celles du chemin précédent. Elles sont à nouveau espacées d'1,50 m et sont accompagnées d'autres plus superficielles, légèrement décalées, démontrant le passage répété de nombreux véhicules sur un temps assez long. Le matériel retrouvé dans le comblement de cette voie conforte cette hypothèse puisqu'il est daté de la fin du I^{er} siècle au IV^e siècle.

Des enclos fossoyés sont ensuite aménagés de part et d'autre du second chemin ainsi que deux puits à

l'ouest. Cet ensemble est datable de la fin du I^{er} siècle au tout début du II^e. Le mobilier livré par les deux puits est aussi riche que varié : fibule en alliage base cuivre, strigile en fer, bracelet en argent, monnaie ainsi que de la vaisselle en céramique ou verre soufflé tels un petit flacon, un gobelet, une coupe en verre côtelée et enfin des tessons portant des inscriptions à vocation cultuelle. Tous ces objets sont un bon état et semblent avoir été disposés avec soin. Ils sont surtout associés à des restes humains. Cela conforte l'hypothèse qu'il ne s'agit pas d'un simple rejet domestique mais plus probablement d'un geste funéraire ou cultuel. Il n'est d'ailleurs pas étonnant de trouver en périphérie de la ville des structures de ce type. En effet, d'autres puits révélant des dépôts assez similaires ont été mis au jour par le passé, dans l'actuel quartier Saint Maurice.

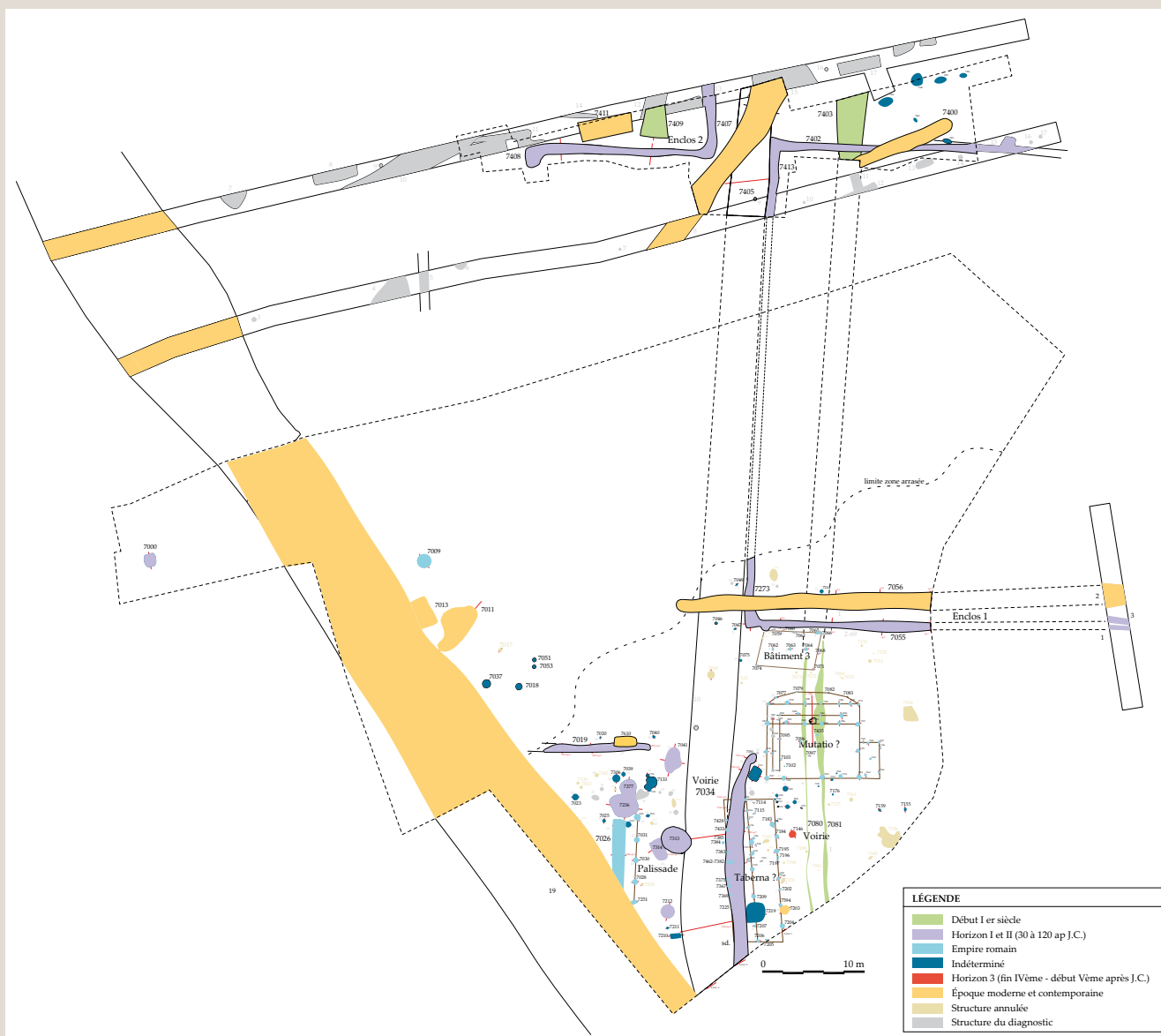
À l'est du second chemin, deux bâtiments sont construits probablement entre le II^e et le IV^e siècle. Le premier bâtiment, évoquant une *taberna*, (ancêtre de nos auberges) entretient un rapport très étroit avec la voie. Il en suit l'orientation et certains trous de poteau sont directement installés dans un ancien état du fossé bordier du chemin. La construction pouvait ainsi comporter une paroi ajourée légère donnant directement sur la voie, incitant les voyageurs à faire une escale.

Le second bâtiment ressemble à une grange ou une *mutatio* servant de lieu de stockage ou de repos des montures.

Enfin, un puits situé entre les deux bâtiments, permettait sans doute de se désaltérer lors d'un arrêt au sortir de la ville.



1 - Vue générale de la voirie principale et de son fossé bordier © SAAM
2 - Traces du bâtiment sur poteaux installé sur la première voirie © SAAM



Plan général des vestiges du secteur 6 © SAAM

UN APERÇU DE LA NÉCROPOLE NORD DE SAMAROBRIVA

Un espace funéraire organisé



La ville de *Samarobriva* était comme toutes les villes de l'Antiquité entourée de vastes nécropoles hérissées de tombeaux, que les

voyageurs devaient traverser avant de parvenir aux premières habitations. Ces dispositions répondaient au désir de signaler les sépultures à l'attention des passants et de leur offrir la possibilité d'honorer la mémoire des défunts. La rive droite de la Somme s'est ainsi couverte de tombeaux le long des voies qui convergeaient du Nord pour traverser le fleuve, spécialement à la fin de l'Antiquité lorsque le rite de l'inhumation a remplacé celui de l'incinération. 165 sépultures ont échappé aux destructions occasionnées par les carrières médiévales et les constructions du casernement central en 1853 ou de la prison en usage au XX^e siècle. Leur datation entre le milieu du III^e siècle et la fin du IV^e siècle explique qu'il y ait une grande majorité d'inhumations (une seule incinération). Les fosses sont creusées dans la craie parfois à plus de 2 m de profondeur et ne se recoupent généralement pas sauf dans deux emplacements. La plupart des sépultures sont en cercueil cloué. Les corps sont orientés est-ouest avec la tête majoritairement à l'est.

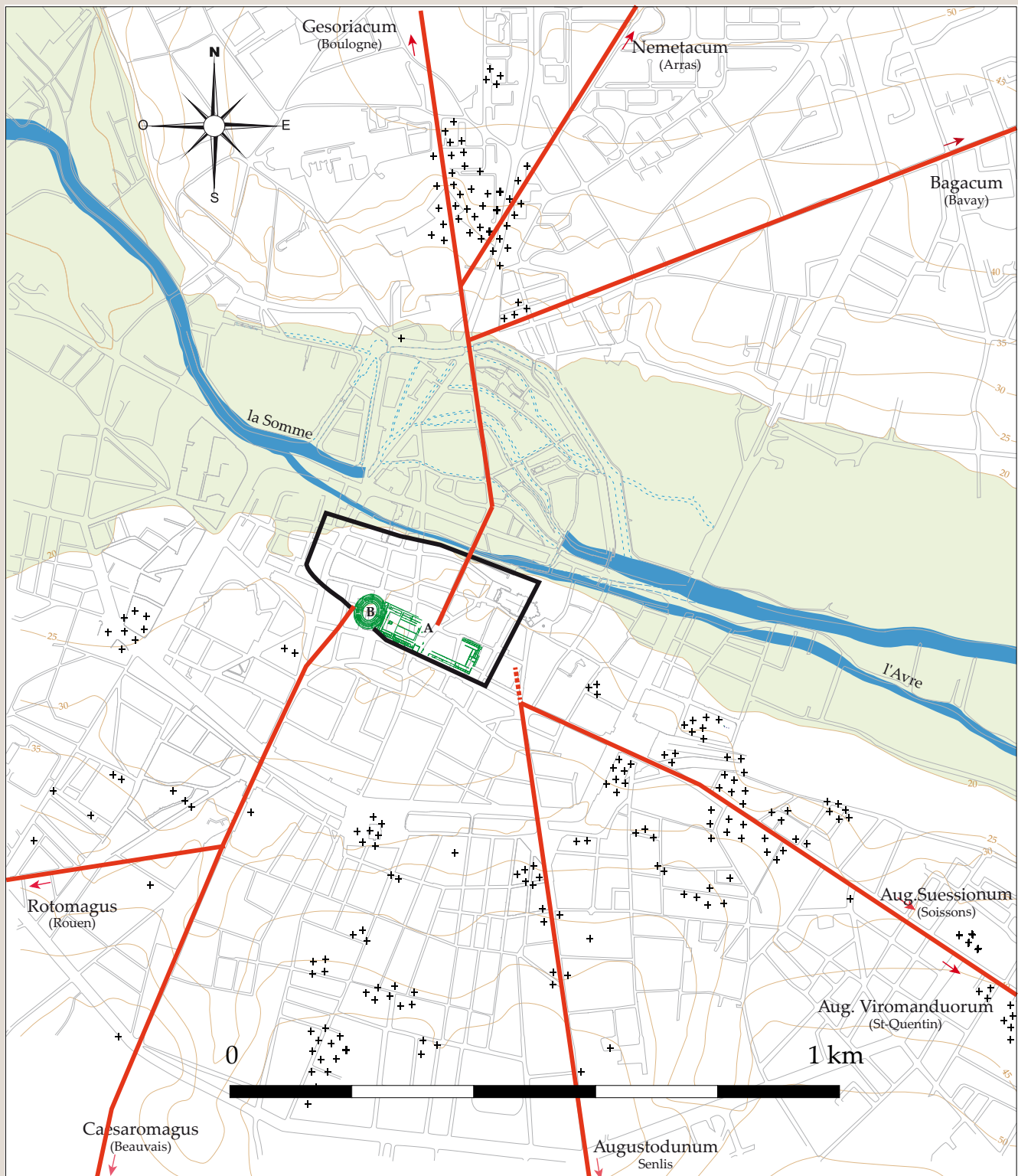
L'étude anthropologique révèle un état sanitaire relativement bon comparativement à d'autres nécropoles amiénoises comme celui de l'îlot des Boucheries, près de la gare. Des lésions dentaires (caries, abcès, etc.), arthrosiques (vertèbres, membres) assez classiques et des marques de carences alimentaires ont pu être constatées, mais pas de manifestations de traumatismes ou

de pathologies générées par des travaux durs. L'inventaire du mobilier funéraire indique par ailleurs que la population inhumée ici ne fait pas partie des catégories sociales les plus défavorisées.

L'organisation spatiale de cet espace funéraire autour d'un groupe particulièrement riche (comprenant trois sarcophages en plomb) évoque des concessions familiales ou d'associations professionnelles et religieuses. La concentration de sépultures d'enfants dans deux emplacements particuliers ou la présence d'un chemin de desserte intérieure de 6 m de large nous rappelle que la fouille s'inscrit dans un ensemble beaucoup plus vaste organisé en fonction de paramètres qui nous échappent en grande partie.



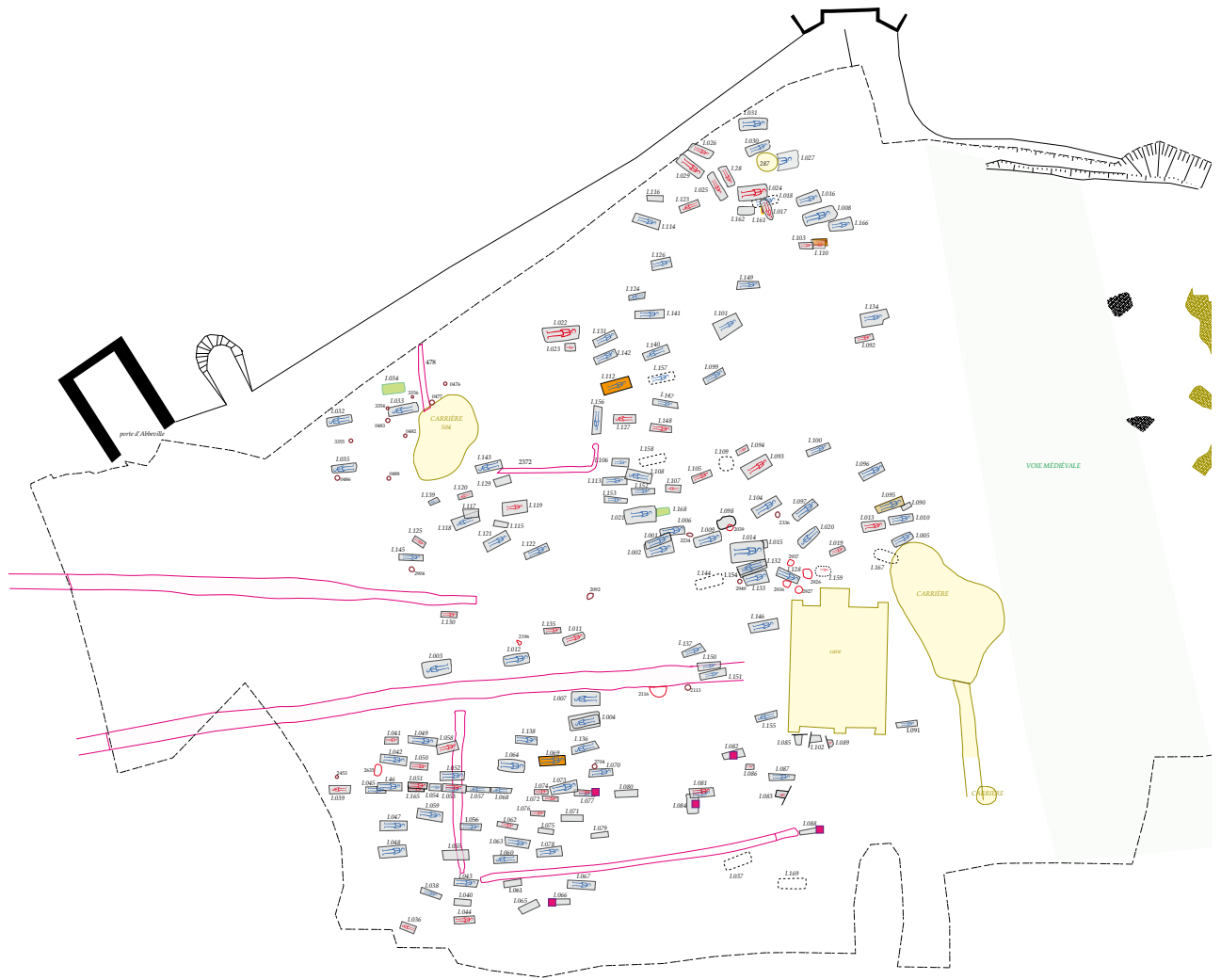
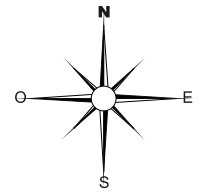
1 - Détail du griffon sur le sarcophage de la tombe I.069 © SAAM
2 - Sépulture d'un enfant de 3-4 ans © SAAM



Amiens au Bas Empire avec emplacement des nécropoles © SAAM et Didier Bayard

LÉGENDE

- sépulture en cercueil
- sépulture en sarcophage en plomb
- creusement de sépulture non vu à la fouille
- creusement de sépulture
- ossements en position secondaire
- sépulture tronquée
- sépulture non fouillée
- incinération
- sujet immature
- sujet adulte
- fossé
- zone détruite
- trou de poteau
- foyer



0 20 m

Plan général des espaces funéraires fouillés © SAAM



Vue d'ensemble de la tombe I.052 avec ses chaussures déposées de chaque côté des jambes © SAAM

LE MOBILIER EN VERRE

Le verre occupe une place importante dans les rites funéraires du Nord de la Gaule à la fin de l'Antiquité. La nécropole de la Citadelle est un bon exemple de cet engouement pour la matière vitreuse sous toutes ses formes : vaisselle, objets de toilette ou de parure.

Les objets présents dans la tombe constituent le dépôt funéraire. Le choix des objets et leur position autour du défunt sont guidés par des rites bien précis. On y trouve deux types de dépôts avec d'un côté le viatique, soit l'ensemble des objets qui vont accompagner le défunt dans l'au-delà et qui correspond souvent à des effets personnels (bijoux, ustensiles de toilette, couteaux, etc.) et de l'autre, les éléments du banquet dressé par les vivants à côté de la tombe pour célébrer le passage du défunt dans l'au-delà. La participation du défunt à ce banquet est symbolisée par le dépôt de vaisselle et d'aliments aux côtés du corps. Cette vaisselle est composée de récipients en verre, en céramique et parfois en métal ; les récipients utilisés peuvent être achetés pour l'occasion ou avoir déjà servis dans le quotidien, tissant ainsi le lien entre morts et vivants.

Dans le cas de la Citadelle, la vaisselle en verre est présente en quantité avec un total de 113 récipients (ce qui en fait le corpus funéraire le plus important jamais découvert dans le Nord de la Gaule) et avec des dépôts pouvant aller jusqu'à 7 verreries dans une même sépulture. Ces récipients sont majoritairement liés à la boisson (bols, gobelets, cruches, bouteilles) ; ils ont chacun une fonction bien précise dans le service funéraire et sont complémentaires de la vaisselle en céramique. Ainsi, dans les tombes les plus précoces, la vaisselle en verre et la vaisselle en céramique ont la même fonction et servent toutes deux au service des boissons. Dans la tombe 55, le barillet, la cruche et le bol en verre sont complétés par deux gobelets en céramique. Dans la tombe 47, la cruche en céramique est associée à un gobelet et à une cruche en verre. Dans le cas des tombes plus tardives, la fonction des vaisselles changent et la vaisselle en verre est associée au service des boissons tandis que la vaisselle en céramique est destinée au service des aliments solides. Dans la tombe I.127, les plats et assiettes en céramique côtoient gobelets et barillets en verre.

Les objets en verre du viatique sont liés essentiellement à la toilette avec des petits contenants à parfums ou à produits pharmaceutiques (aryballes, balsamiques, flacons cylindriques ou pots à onguents) et avec des petits miroirs. Ces derniers caractérisent la pratique assez fréquente dans les tombes de détournement de fonction. Ces miroirs ont été découpés dans la panse de récipients dont la surface interne est recouverte de plomb aux propriétés réfléchissantes.

A.L.



1 - Détail des offrandes de la tombe I.127, fin III^e début IV^e © SAAM
2 - Cruche à anse en chaînette de la sépulture I.014, IV^e siècle © Michel Bourget
3 - Gobelet à cabochons de la sépulture I.008, IV^e siècle © Michel Bourget

LES DÉPÔTS CÉRAMIQUES DE LA NÉCROPOLE

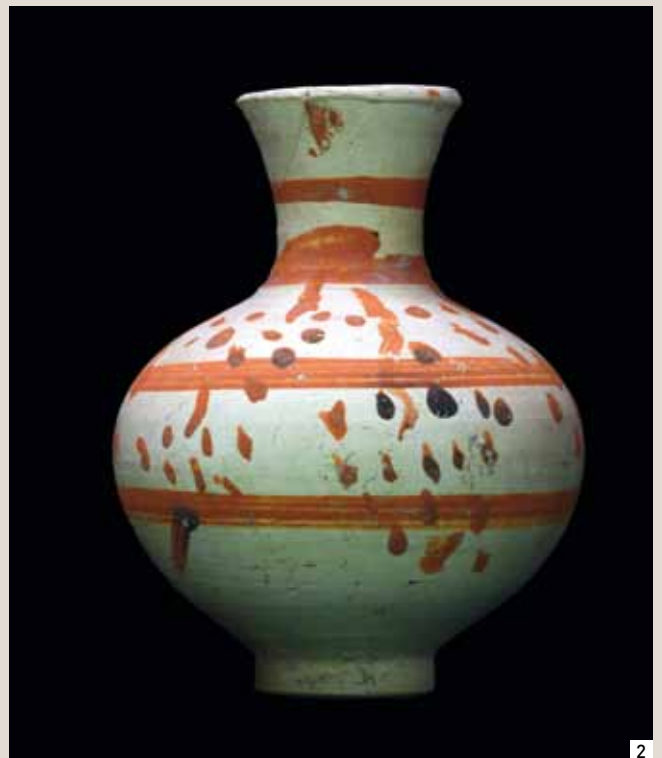
Parmi les différentes offrandes déposées dans la tombe avec le défunt, les récipients en céramique sont un élément important du banquet funéraire symbolique promis au défunt dans l'au-delà. Ils sont divisés en deux grandes familles : les vases destinés à la consommation des boissons et ceux contenant les offrandes alimentaires solides. Le premier groupe est de loin le plus important dans la nécropole de la Citadelle. Les gobelets à boire ainsi que les cruches se distinguent par leur abondance. Quelques vases initialement destinés à la cuisson des aliments sont ici utilisés comme réceptacles d'aliments solides, tels les jattes ou les plats. Plus rares sont les éléments appartenant à la vaisselle de table, tel un bol en terre sigillée. En tout 83 vases en terre cuite ont été déposés dans 52 tombes. Ces derniers complètent le panel fonctionnel des récipients et sont également prioritairement tournés vers le service et la consommation de la boisson.

Les gobelets en céramique sont les plus abondants et répartis dans trois catégories : deux sont des importations provenant de l'Est de la Gaule (Argonne et Trèves) et une autre est issue du commerce local. Les bouteilles et les cruches répondent au même schéma d'approvisionnement. Parmi ces vases se dégage une belle série de gobelets et cruches en céramique métallescente dont les surfaces noires sont ornées de décors à la barbotine blanche, associant des rinceaux ou des pastilles rondes à des devises latines. L'une d'elle se retrouve sur deux vases : *AVETE*, qui signifie « Salut à toi », une autre *BIBE*, intime l'ordre « Bois ! ».

A.C.



1



2

1 - Gobelet à paroi légèrement oblique à décor d'engobe disposé en pointillés formant des losanges couchés ou verticaux, provenant de la sépulture I046. © SAAM

2 - Bouteille à col évasé en entonnoir, décor d'engobe moucheté par-dessus des lignes horizontales, provenant de la sépulture I049. © SAAM



1



2

1 - Les vases à devise en céramique métallescente © Michel Bourguet
2 - Quelques vases en céramique sigillée © Michel Bourguet

LE RÔLE DES MONNAIES DANS LES RITUELS FUNÉRAIRES : LES APPORTS D'AMIENS

Les monnaies forment un élément majeur des rituels funéraires antiques, à partir du moment où ce type d'objet trouva sa place dans la tombe (fin du V^e s. av. J.-C. en Grèce, III/II^e s. av. J.-C. en Gaule).

La nécropole de la Citadelle d'Amiens, active entre 290 et la fin du IV^e siècle environ, compte, pour la partie fouillée, 26 sépultures ayant livrées au total 85 monnaies. Sur 166 tombes, une sur six est ainsi monétisée, une valeur se situant parfaitement dans les normes régionales qui évoluent de 15 % à Dourges dans le Pas-de-Calais à 49 % à Vron sur la côte picarde. L'étude minutieuse de cet ensemble amiénois a permis des avancées majeures dans la définition de la place du numéraire au sein des rituels funéraires de la Gaule du nord. Les études encore embryonnaires sur le sujet montrent une complexification progressive du rôle de la monnaie.

À l'origine, la pièce semble se limiter au rôle de ce que l'on a trop facilement désigné comme l'« obole à Charon ». Ce type de dépôt est désormais désigné sous le terme plus neutre de « monnaie de passage ». Il s'agit de monnaies qui ont souvent, mais pas uniquement, accompagnées le défunt lors de la crémation du corps et c'est à ce moment qu'elle joue un rôle mal défini mais qui n'a peut-être aucun rapport avec le paiement d'un passeur des âmes (Charon) afin de franchir un fleuve (l'Achéron). Souvent réduit à un seul exemplaire, cette monnaie peut cependant avoir été choisie pour sa symbolique : autel funéraire ou aigle psychopompe.

Par la suite (fin du I^{er} s.), diverses monnaies dont le statut est complètement différent (« monnaies de représentation »), parfois très nombreuses, sont disposées autour des restes du défunt, qu'ils soient incinérés ou inhumés. Ces monnaies constituent souvent des suites narratives. Elles peuvent former des « couples monétaires » (association d'images masculine et féminine) et, dans le cas d'inhumations d'enfants, des « familles monétaires » où le portrait d'un enfant est pris en sandwich entre ceux d'une femme et d'un homme, symbolisant les parents. Que ce soit dans les incinérations ou les inhumations, les « monnaies de représentation » bénéficient souvent d'une véritable mise en scène qui accompagne d'autres gestes funéraires. Ces derniers commencent seulement à être mis en évidence. À partir de la généralisation de l'inhumation des corps, au III^e s., le nombre de monnaies et leur emplacement par rapport au corps du défunt ne sont plus des éléments aléatoires : ils sont désormais régis par des règles. Ainsi, les femmes ne reçoivent qu'une seule, plus rarement deux monnaies, au contraire des hommes. L'âge en revanche n'intervient pas dans ce rituel puisque les neuf immatures d'Amiens ont reçu à eux seuls trois fois plus de pièces que les adultes, pourtant deux fois plus nombreux.

Un troisième rituel trouve sa place lors de la fermeture de la tombe. Il s'agit des « monnaies de fermeture ». Le dépôt d'une ou plusieurs monnaies dans la fosse funéraire s'accompagne de gestes rituels encore mal définis pour l'Antiquité tardive, mieux connus pour la période mérovingienne qui en est la logique continuation. Ces monnaies, souvent contemporaines d'un feu purificateur installé dans le remblai en cours de rebouchage, sont accompagnées de libations, parfois attestées – *pars pro toto* – par un simple tesson, et par des dépôts alimentaires, comme des végétaux ou des œufs (Famars, Nord).

Dans chacun des trois groupes de monnaies funéraires, celles passées par les flammes sont nombreuses. À Amiens, huit des vingt-six tombes ont livré des monnaies brûlées, soit plus de 30 %. Sur les 85 monnaies de la nécropole, ce ne sont pas moins de 23 qui ont transitées par les flammes. Ce rituel, reconnu seulement récemment, est bien attesté dans les autres nécropoles tardives de la région mais son sens nous échappe encore largement.

Les gestes funéraires observés dans les inhumations de la nécropole de la Citadelle sont tous attestés dans la région et font apparemment partie d'un « fond commun » qu'il reste à définir. Toutefois, notre corpus amiénois se distingue d'autres ensembles régionaux (aucune monnaie clairement déposée dans la bouche, dans les orbites, dans la main, pour autant que l'on puisse en juger). Ces différences sont-elles liées à l'origine sociale des défunts ou aux caractéristiques du site ? Rien ne permet actuellement de l'affirmer.

J.-M. D.



La bourse de la tombe 148 : 29 monnaies frappées entre 103 et 278 apr. J.-C., déposées le long de la jambe gauche d'un enfant. © SAAM

LES OFFRANDES ANIMALES

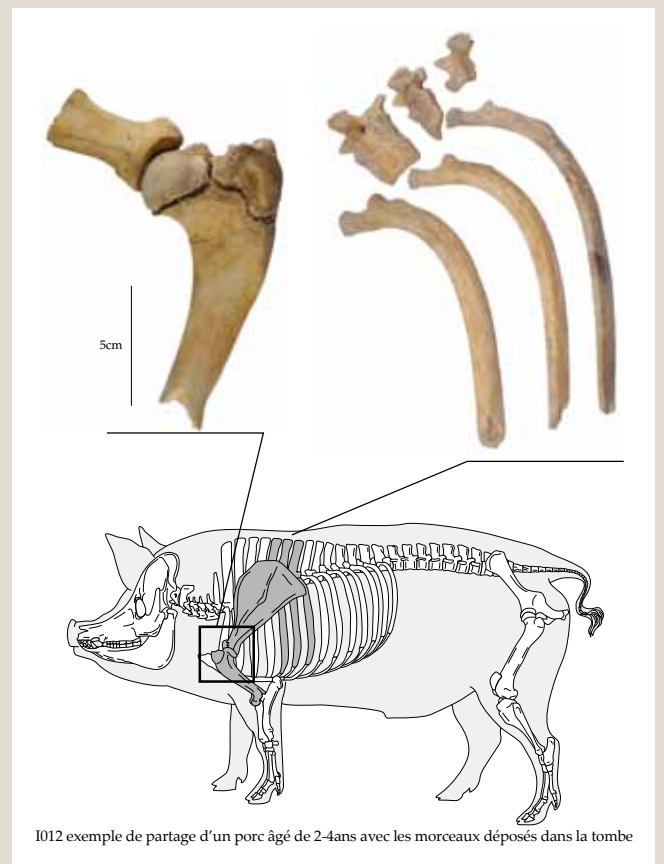
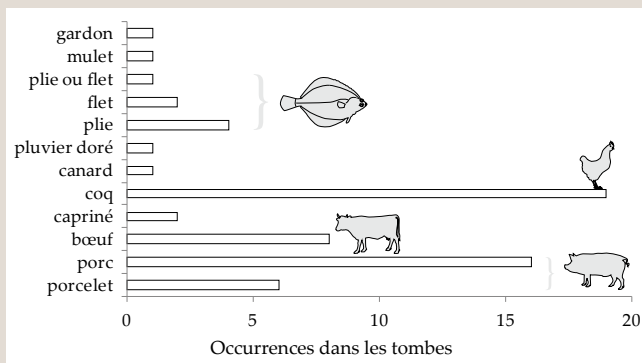
Les Gaulois et les Romains déposaient des quartiers de viande et des animaux entiers dans les tombes. Ce geste fait partie de la cérémonie funéraire au cours de laquelle un repas est offert en hommage au défunt et avec lequel la nourriture est partagée.

La nécropole d'Amiens Citadelle n'échappe pas à ses pratiques funéraires avec le dépôt d'offrandes animales dans 31 tombes avec un total de 63 animaux consommés lors de ces funérailles.

Le porc domine avec 22 occurrences dont six porcelets mais le poulet, les poissons et le bœuf font également partie des animaux régulièrement attestés.

Cette nécropole d'Amiens se distingue d'autres nécropoles par le dépôt d'offrandes variées selon les goûts des consommateurs. On insistera sur le dépôt fréquent de poissons, une caractéristique romaine rencontrée en particulier chez les Ambiens.

T. O.



SARCOPHAGES EN PLOMB DE LA NÉCROPOLE

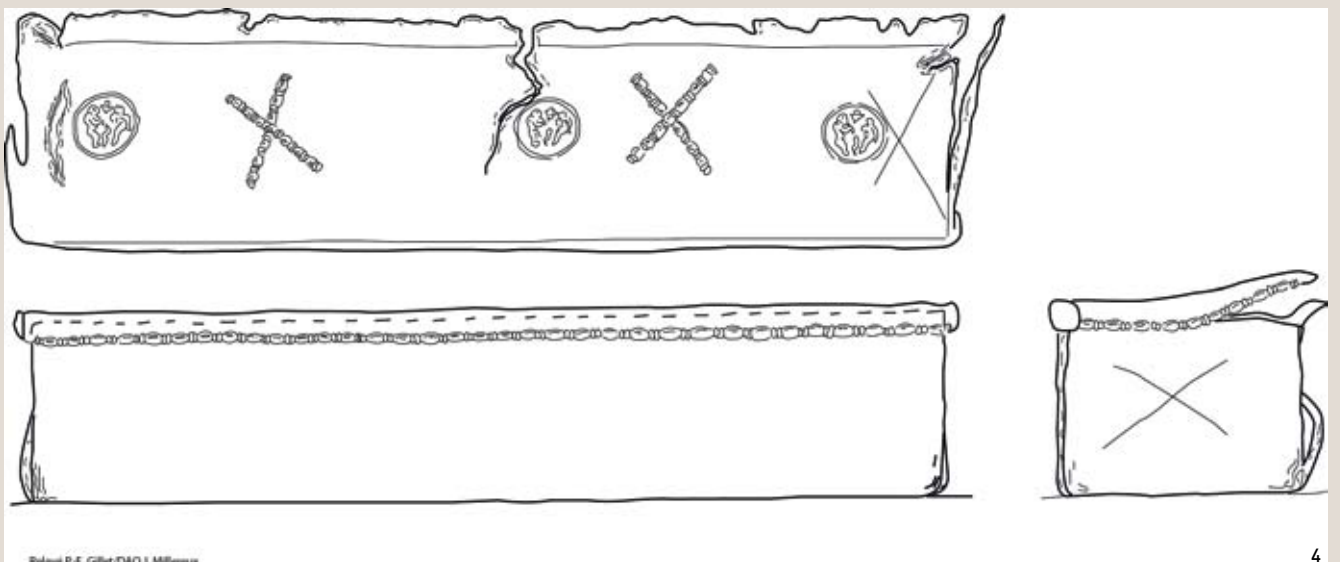
Le plomb est pour les Romains un matériau à fort potentiel dont l'usage est parfois relevé dans les modes funéraires. Trois sarcophages en plomb de la fin IIIe-IVe siècle ont été mis au jour dans la nécropole nord gallo-romaine de la Citadelle. Ils contenaient les squelettes de deux femmes adultes dont une probablement âgée et d'un immature de 1 à 2 ans de sexe indéterminé. Avec ces trente-deux sarcophages, Amiens se situe parmi les centres de production majeurs de la Gaule Belgique et des Germanies avec Cologne (30 sarcophages en plomb), Metz (33 sarcophages en plomb) ou Trèves avec ses 19 sarcophages en plomb.

Certainement bien visibles dans le paysage funéraire près d'un chemin qui traversait la nécropole, ces tombes, par leur contenant exceptionnel, par le nombre et la variété d'offrandes qu'elles renferment, appartiennent à une population aisée.

Ce qui caractérise ces sarcophages c'est la richesse des décors. La baguette est la plaque-modèle la plus représentée sur les trois sarcophages. Appliquée deux fois de manière croisée, en forme de croix de Saint-André, elle devient un décor à part entière. Le griffon est reconnaissable sur l'un des couvercles. On retrouve ce même décor, avec les mêmes dimensions, donc l'utilisation de la même plaque-modèle sur un autre sarcophage en plomb mis au jour à Amiens rue des Jacobins (n° Inv. 999-3.3). Le couvercle d'un autre sarcophage porte trois médaillons qui présentent un faune jouant du «tibia» (double flûte) pour charmer un serpent en présence d'une bergère assise, vêtue d'une nébride, portant un bâton et semblant tenir dans la main gauche une syrinx, semblable au décor du sarcophage trouvé à Saint-Acheul (n° Inv. 5701). Nous ne savons pas si ces motifs ont été choisis de façon délibérée et si on leur accordait une signification particulière. Ces motifs restent des poncifs qui fonctionnent comme des référents symboliques, porteurs d'un sens général adaptable à toutes les croyances, un symbolisme d'ensemble assez vague.

La maîtrise technique tant dans la confection des sarcophages que dans la disposition des décors, l'utilisation des mêmes plaques-modèles sur une période longue de plusieurs siècles et la présence d'incisions systématiques sur les cuves et les couvercles pour indiquer l'orientation du défunt, démontrent sans conteste l'existence d'un atelier qui répond à une demande importante et qui acquiert un savoir-faire au point d'avoir des gestes répétitifs. Ces convergences nous éclairent également sur l'influence de la Bretagne (Angleterre) dans la production de l'atelier d'Amiens et notamment dans l'existence d'un commerce de plaques-modèles entre ces provinces.

P-E. G.



- 1 - Tombes autour du sarcophage en plomb I.069 en cours de décapage © SAAM
 2 - Vue du sarcophage I.069 et des tombes avoisinantes © SAAM
 3 - Vue de l'ouverture du sarcophage I.069 © SAAM
 4 - Dessin du sarcophage I.112 © SAAM

rites & espaces funéraires

Quelles offrandes pour le défunt ?

Les sujets sont inhumés, seuls, dans un cercueil en bois puissamment cloué. Ce premier contenant est parfois déposé à l'intérieur d'un coffrage. Les défunts sont généralement accompagnés d'un dépôt funéraire (63% des tombes) situé majoritairement à l'extérieur du cercueil (dans 69% des cas), principalement à la tête et/ou aux pieds. Il est constitué de récipients en terre cuite ou en verre qui peuvent contenir quelques ossements animaux, seuls vestiges des nombreuses offrandes périssables dont il ne reste malheureusement rien (fleurs, objets ou paniers en osier, en bois, tissu...).

La vaisselle est composée principalement de vases en verre (113) et, accessoirement, en terre cuite (83), ce qui démontre un certain niveau de richesse. Elle peut être disposée comme un service à boisson et mis en scène sur un coffre ou une étagère. Les individus sont inhumés avec leurs habits et leur parure, tels que des épingles à cheveux, des colliers, des bracelets ou des bagues, pour les femmes. L'utilisation du jais – en provenance de la côte est de la Bretagne romaine (actuelle Angleterre) est à souligner dans la confection des colliers et des épingles à cheveux (ALLASON-JONES 1996). Les seuls éléments d'habillement identifiés sont des chaussures à semelles cloutées (dans 51 tombes), portées ou déposées aux côtés du corps, le tissu n'étant conservé qu'à l'état de fragments dans deux tombes d'enfants.

Fait remarquable, la majorité des dépôts monétaires et des éléments de parure se trouvent dans les tombes d'enfants et adolescents et souvent dans un contenant de type coffre, coffret ou une bourse. C'est un phénomène connu, principalement pour les

jeunes filles en âge de se marier (MARTIN-KILCHER 2000). Des jouets en terre cuite, des jetons en os ou en verre ont également été retrouvés dans les tombes d'enfants. Les éléments liés à la toilette (rasoir, miroir, palette à fard) sont peu fréquents.

Outre le matériel en abondance, le soin et l'architecture des tombes confirment le niveau social élevé de la population inhumée dans cette nécropole.



Dépôt des offrandes d'une sépulture masculine (I.012) © SAAM

DE SAMAROBRIVA À AMIENS

Les carrières et les voies



C'est au cours des X^e et XI^e siècles que le secteur actuellement occupé par la

Citadelle est intégré dans l'aire périurbaine suite à l'expansion de la ville vers le nord. Transition entre le nouveau quartier extra-muros de Saint-Sulpice et la campagne, cette large bande de terre devait se caractériser par la présence de jardins, potagers et vignes traversés par des chemins et sentiers, par les ouvertures des carrières et quelques rares habitations.

L'anthropisation du paysage est surtout marquée par l'exploitation de la craie pour les besoins du centre urbain voisin (production de blocs de craie, de chaux, etc.). Ces carrières identifiées pratiquement sur toute la fouille, ne peuvent être datées précisément faute d'indicateurs chronologiques fiables sauf sur un secteur, sous le Bastion Saint Pol fouillé en 2009 par une équipe de l'Inrap, qui est exploité au II^e siècle de notre ère (LASCOUR 2012, p. 12 et 14). Une grande carrière, probablement active jusqu'à la construction des fortifications du XVII^e siècle, se trouvait sous la Citadelle, entre le bastion de Béarn et celui de Navarre. Une autre, constituée de plusieurs galeries, formant des salles souterraines, soutenues par des piliers, disposés à espaces réguliers, s'étend dans le secteur nord-est de la fortification d'Errard. Une cuve pour éteindre la chaux vive a été mise au jour à proximité. L'extraction de la pierre calcaire dans le fossé de la porte Montrescu est attestée de la fin du XIV^e siècle jusqu'à l'intégration de la porte dans la Citadelle. (ROLAND 1990, pp. 16 et 17).

La construction de la muraille dite de « Philippe Auguste » et de la porte Montrescu refaçonne en partie ce paysage. Un large fossé est creusé pour défendre l'enceinte tandis que de nombreuses voies aboutissent à la nouvelle porte pour rentrer en ville. Un axe de circulation orienté nord-sud, identifié devant l'entrée de la Citadelle, se structure probablement à la fin du XII^e siècle parallèlement à la construction de la muraille. Cette chaussée, qui devait dépasser 9 m de largeur, reprend celle de l'ancienne via Agrippa romaine menant à Boulogne. Les coupes stratigraphiques effectuées perpendiculairement au tracé de la voie, mettent en évidence une succession de couches de circulation et de recharges, composés de blocs de craie et de silex, atteignant 1,30 à 1,40 m d'épaisseur. La datation de ces niveaux semble s'échelonner entre la fin du XII^e et la fin du XV^e siècle.

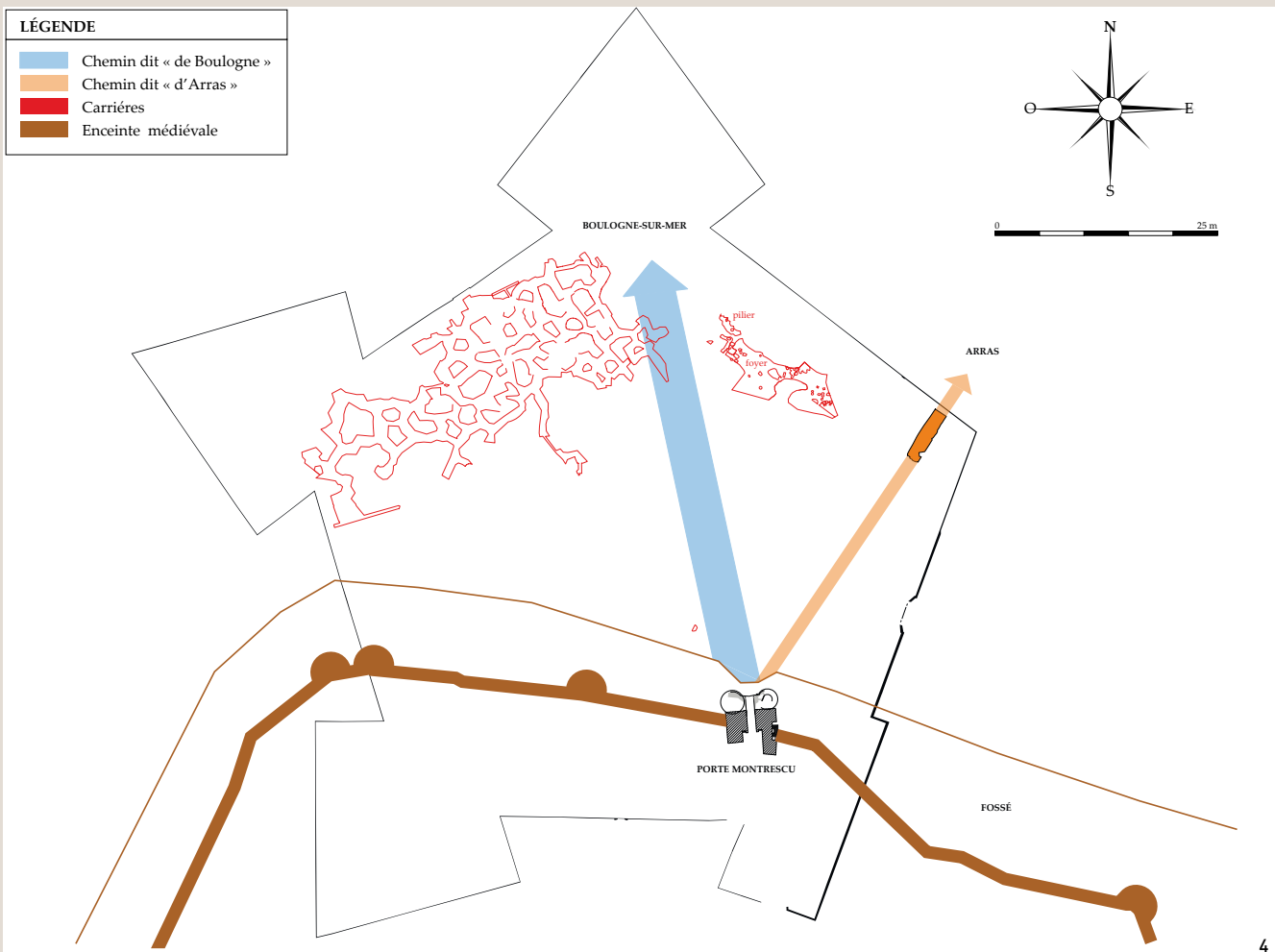
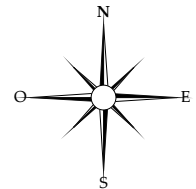
Un autre tronçon de voie a été dégagé, sur environ 25 m, dans le secteur nord-est de la Citadelle. Il pourrait s'agir du chemin qui d'Amiens conduisait à Arras. Cette voie aussi a été refaite et réparée plusieurs fois.

La réalisation du boulevard de Louis XI en 1471, en avant de la porte Montrescu va transformer profondément le réseau des voies situées aux abords de la porte. Le creusement des fondations de la structure défensive et du fossé qui l'entourait, coupèrent au nord-ouest la voie dite de Boulogne, ainsi que toutes les autres routes qui convergeaient vers la porte Montrescu.

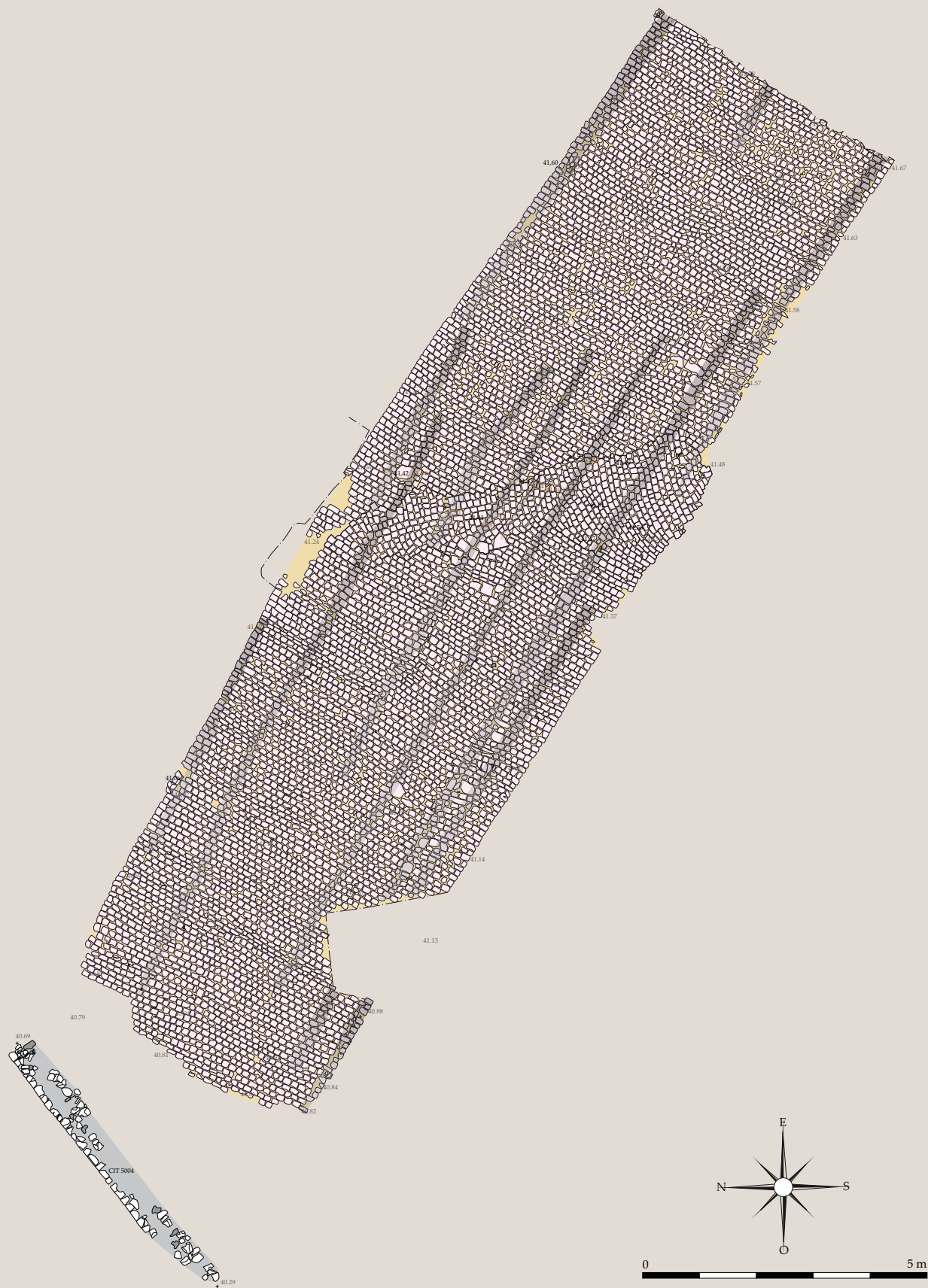
Petite boucle en alliage cuivreux du XVI^e siècle © SAAM



LÉGENDE	
█	Chemin dit « de Boulogne »
█	Chemin dit « d'Arras »
█	Carrières
█	Enceinte médiévale



- 1 - Entrée de carrière dans le secteur nord-est de la Citadelle © SAAM
- 2 - Vue générale de la voie pavée dite « d'Arras » © SAAM
- 3 - Chaussée en craie et silix de la voie dite « d'Arras » © SAAM
- 4 - Les carrières et les voiries de la Citadelle avant la fin du XV^e siècle © SAAM



Relevé de la chaussée pavée de la voie dite « d'Arras » DAO : Anna Guillou © SAAM

UNE PORTE DE VILLE

La porte de Montrescu au Moyen Âge



La ville se dote à la fin du XII^e siècle d'une enceinte qui englobe les nouveaux quartiers du fond de la vallée. La fortification, longue de 1700 m, était munie de sept portes. La porte Montrescu, ou Montrécu, était

la principale entrée ouvrant au nord (BAYARD 1999, p. 203 ; BAUDOUX – JUNG 2004, p. 289 – 296 ; DE COLONNE 1976 p. 99 – 108). La porte initiale devait se présenter comme un passage couvert flanqué par deux tours circulaires d'environ 10 m de diamètre, selon un plan caractéristique des portes castrales et urbaines, codifié sous Philippe Auguste (MESQUI 1981). Les vestiges découverts pendant la fouille de 2014 et 2015 ne remontent cependant pas au XII^e ou au XIII^e siècle, mais à la fin du XIV^e siècle. La reconstruction de la porte et de ses fondations est attestée par les documents comptables de la Commune des années 1390–1392 (BAUDOUX – JUNG 2004, p. 289 – 296). Elle n'a pas subi par la suite de modifications fondamentales jusqu'à sa destruction partielle et sa transformation en porte de la Citadelle, au début du XVII^e siècle.

Le passage médiéval, large de 4 m et long de 18 m, était voûté. Les documents d'archive reportent en effet, pour l'année 1390, les dépenses pour la réalisation des arcs en blocs de grés du passage. La destruction des élévations de la porte, à l'occasion de la construction de la Citadelle, nous empêche de connaître l'emplacement exact des herses, dont deux hommes étaient prêts, jour et nuit, à couper les cordes en cas de nécessité, et d'éventuels autres éléments de défense tels que les vantaux et les assommoirs. Une des archères-canonniers* de l'ancienne porte, évoquée par les comptes de l'année 1416, a été retrouvée dans l'actuel local électrique du logis du Gouverneur.

L'entrée était défendue par deux tours circulaires saillantes, aujourd'hui arasées, dont les parties basses ont été reconnues lors de la fouille. Leur diamètre peut être évalué à un peu moins de 10 m. La salle basse de la tour ouest était à peu près intacte lors de sa mise au jour au printemps 2015. Élevée en blocs de craie soigneusement appareillés, elle est de forme circulaire, avec un diamètre interne de 4,32 m. La salle est couverte par une voûte d'ogives quadripartite qui culmine à une hauteur minimale de 4,60 m. Les arcs brisés reposent sur des culots sculptés dans une pierre calcaire dure de couleur jaune, en forme de calice de fleur surmonté d'une gorge, tandis qu'en haut les voussoirs à profil pentagonale sont bloqués par une clef de voûte dépouillée de tout ornement. Cette salle communiquait par une porte avec le reste du châtelet d'entrée et s'ouvrait sur l'extérieur par une embrasure de tir. Une seconde porte a été percée ou remaniée à un moment indéterminé de l'époque moderne, entraînant des désordres importants de la maçonnerie.

L'entrée de la ville était défendue, comme nous le décrivent les sources écrites, par un pont-levis précédé par un pont dormant qui franchissait le fossé large de 7 m. Le pont-levis, probablement à flèches, fut reconstruit à l'occasion de la restauration de la porte à la fin du XIV^e siècle. Il fut reconstruit en 1465 (BAUDOUX – JUNG 2004, p. 289 – 296).

Côté campagne la porte était défendue par deux barrières, dont la plus proche de la ville était munie d'un tapecul et d'une loge pour les gardes.

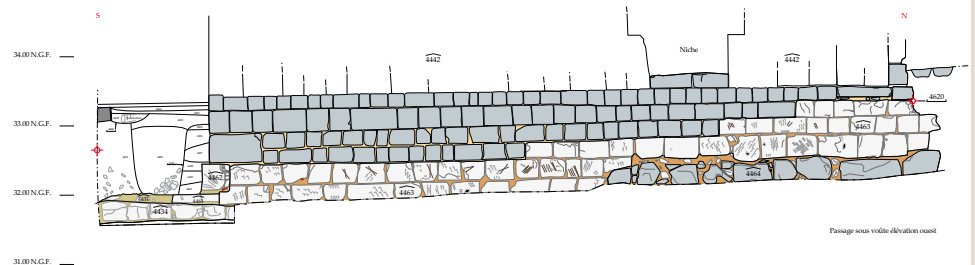
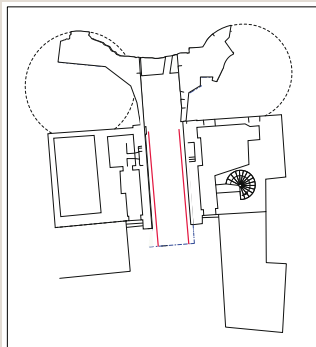
*Archère–canonnière : Ouverture percée dans une muraille utilisable pour le tir à l'arc et aux armes à feu portatives (couleuvrines, arquebuses...). Elle prend souvent la forme d'une fente verticale percée d'un trou rond en son centre. Il s'agit le plus souvent d'archères transformées au XV^e ou au XVI^e siècle pour s'adapter aux armes nouvelles.



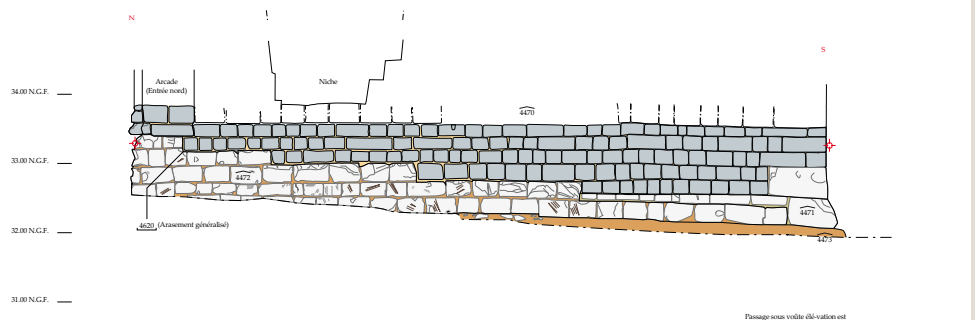
1



2



3



LÉGENDE

	Calcaire (trava local)
	Sable
	Gros
	Traçes de tuffe du liège
	Marques lapidaires
	Mortier orange, meuble
	Mortier ocre-gris, compact
	Mortier sublimé, terre beige
	Limite de fouille
	Limite de coupe

1 - Archère – canonnière de la porte Montrescu © SAAM

2 - Détail de la voûte de la salle-basse de la tour ouest de la porte Montrescu © Caroline Merle

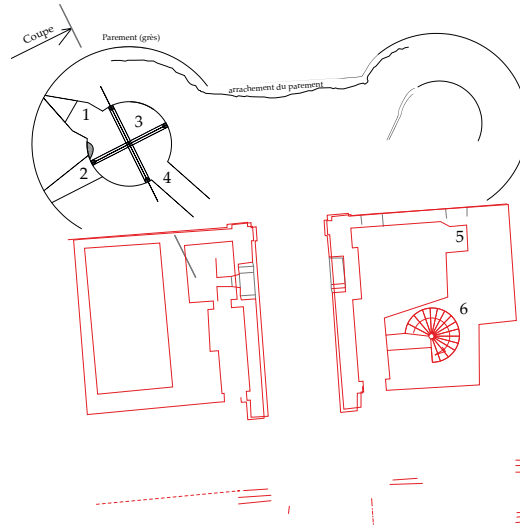
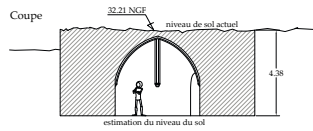
3 - Relevé des maçonneries du passage de la porte Montrescu © SAAM



1. Meurtrière

2. Ouverture

3. Poignée en fer



4. Accès

5. Escalier

6. Archère - cannonière



Plan de la porte Montrescu. En noir les structures de la porte médiévale. En rouge la porte actuelle. © SAAM

DÉFENDRE LA VILLE. DÉFENDRE LE ROYAUME

Les fortifications et l'évolution de l'artillerie



Le développement extraordinaire de la puissance de feu de l'artillerie aux XV^e et XVI^e siècles nécessite une constante adaptation des systèmes défensifs, illustrée par la

naissance et l'évolution du boulevard. Apparu autour de 1400 dans les anciens Pays-Bas bourguignons, il se diffuse rapidement dans le courant du XV^e siècle dans le reste de l'Europe. Conçu pour pallier à l'inadéquation des fortifications traditionnelles, spécialement des portes, à la puissance de feu de l'artillerie et offrir la possibilité de répliquer aux tirs adverses, le boulevard est une plateforme qui vient renforcer les points faibles de l'enceinte, angle ou porte. Il est d'abord aménagé en terre, puis construit en maçonnerie. Son plan est extrêmement variable : quadrangulaire, curviligne, polygonal ou triangulaire (FAUCHERRE 1989, p. 105 -115 ; MESQUI 1991, p. 357 ; SALAMAGNE 1992, p. 33 – 62 ; SALAMAGNE 1986, p. 405 – 433.). Malgré la forte diversité des formes et des matériaux utilisés, tous les boulevards sont réalisés pour résister aux armes à feu et pour en loger eux-mêmes. Ils se présentent comme une solide construction organisée en plusieurs étages autour d'une cour centrale. Son entrée n'est jamais placée dans la même ligne de tir que la porte de l'enceinte. Elle se trouve habituellement sur l'un des flancs de l'ouvrage. (MARTENS 1999, p. 74 – 75). La présence d'un boulevard permettait également de filtrer les personnes qui rentraient en ville et obligeait les assaillants à s'aventurer dans cet espace exigu pour attaquer la porte.

La porte Montrescu d'Amiens, qui ouvrait au nord sur des contrées constamment dominées par des ennemis (Bourguignons, Impériaux, puis Espagnols), offre une bonne illustration de l'évolution de ces ouvrages avancés. Les défenses de la porte, s'étant révélées une protection dérisoire, Louis XI ordonna donc la construction d'un boulevard, lors de la récupération de la ville d'Amiens, disputée par Charles le Téméraire. L'ouvrage est construit, à partir de 1471, une cinquantaine de mètres en avant de la porte et présente un plan polygonal, proche du triangle. Son entrée, ménagée sur le flanc est, était flanquée par deux tours semi-circulaires qui ont pu être observées en 2000, puis lors des fouilles de 2015. Les fondations du boulevard, en blocs de craie, larges de 3 m et conservées sur une hauteur comprise entre 0,40 m et 1,70 m, ont été dégagées sur 20 m au cours de la fouille. Moins de 50 ans plus tard, la défense de la porte Montrescu est jugée insuffisante par le roi François 1^{er} qui ordonne la construction d'un nouveau boulevard ou ravelin.

Les progrès notables de l'artillerie au début du XVI^e siècle, nécessitaient plus qu'une amélioration des défenses, un changement dans la conception même de ce type d'ouvrage détaché. Nous pouvons remarquer un accroissement considérable de l'épaisseur des maçonneries destiné à contenir l'impact des boulets de canon en fonte. Les murs de fondation mesurent jusqu'à 8 m de largeur. Le parement externe n'est plus en blocs de craie mais en grès, matériau plus compact et résistant.

Si les modalités de construction du boulevard de François 1^{er} restent proches de celles de la fin du XV^e siècle, son tracé et sa structure interne adoptent de

Détail de la Porte Montrescu du plan de Jean Errard du mois de mai 1596. © BNF, Département des cartes et des plans, GE C 5129

nouveaux principes qui toutefois ne semblent pas être totalement maîtrisés par les constructeurs amiénois.

En effet, si le projet initial d'un boulevard pentagonal montre la prise en compte des problématiques liés au flanquement des structures défensives avancées, particulièrement présentes dans la réflexion des ingénieurs militaires, la présence de deux moineaux, des tours d'angle, reflète pourtant un retard dans le choix des solutions architecturales adoptées (CROUY – CHANEL 2014, p. 115 – 135). Ce type de plan empêchait un flanquement de l'ouvrage depuis l'enceinte de la ville et laissait des angles morts où l'assaillant pouvait saper la maçonnerie à couvert. Ce n'est donc pas surprenant, qu'en 1524, l'ingénieur du roi Francisque ordonna la démolition du moineau de tête et la modification d'autres éléments du projet initial.

La galerie de contremine, construite au niveau des fondations du boulevard, témoigne de la prise en compte des nouvelles techniques poliorcétiques. En effet, du début du XVI^e siècle, l'utilisation de la mine explosive se diffuse dans l'Europe occidentale. On attribue sa première utilisation à Jean Vrano devant Belgrade, assiégée par les Turcs vers 1433. (HOGG 1983, p. 98 et 99). En France, les ingénieurs mettent en place des galeries de contremine (ou d'escarpe) à partir de 1477, dans le château de Dijon. Ces galeries permettaient de défendre les fortifications de la sape et de la mine explosive. Elles permettaient aussi la circulation à couvert de la garnison et le tir de l'artillerie dans les fossés. Une nouvelle porte (dite du ravelin ou de François I^{er}) est construite au sud de celle du boulevard de Louis XI. La construction de la Citadelle a fait disparaître

la plus grande partie de cet imposant édifice qui s'étendait à l'emplacement de la place d'armes et intégré le reste en le masquant sous les talus de la courtine orientale.

***Boulevard :** Ouvrage conçu pour recevoir l'artillerie à feu, construite en avant des points faibles d'une enceinte. Le mot dérive du néerlandais *bohel woerk* qui désigne une plateforme en terre et bois. Il a donné naissance aux termes anglais *bulwark*, italien *baluardo* et français *boulevard*.



Vue de la tour sud de la porte du boulevard de Louis XI dans la porte François 1^{er} © SAAM



1

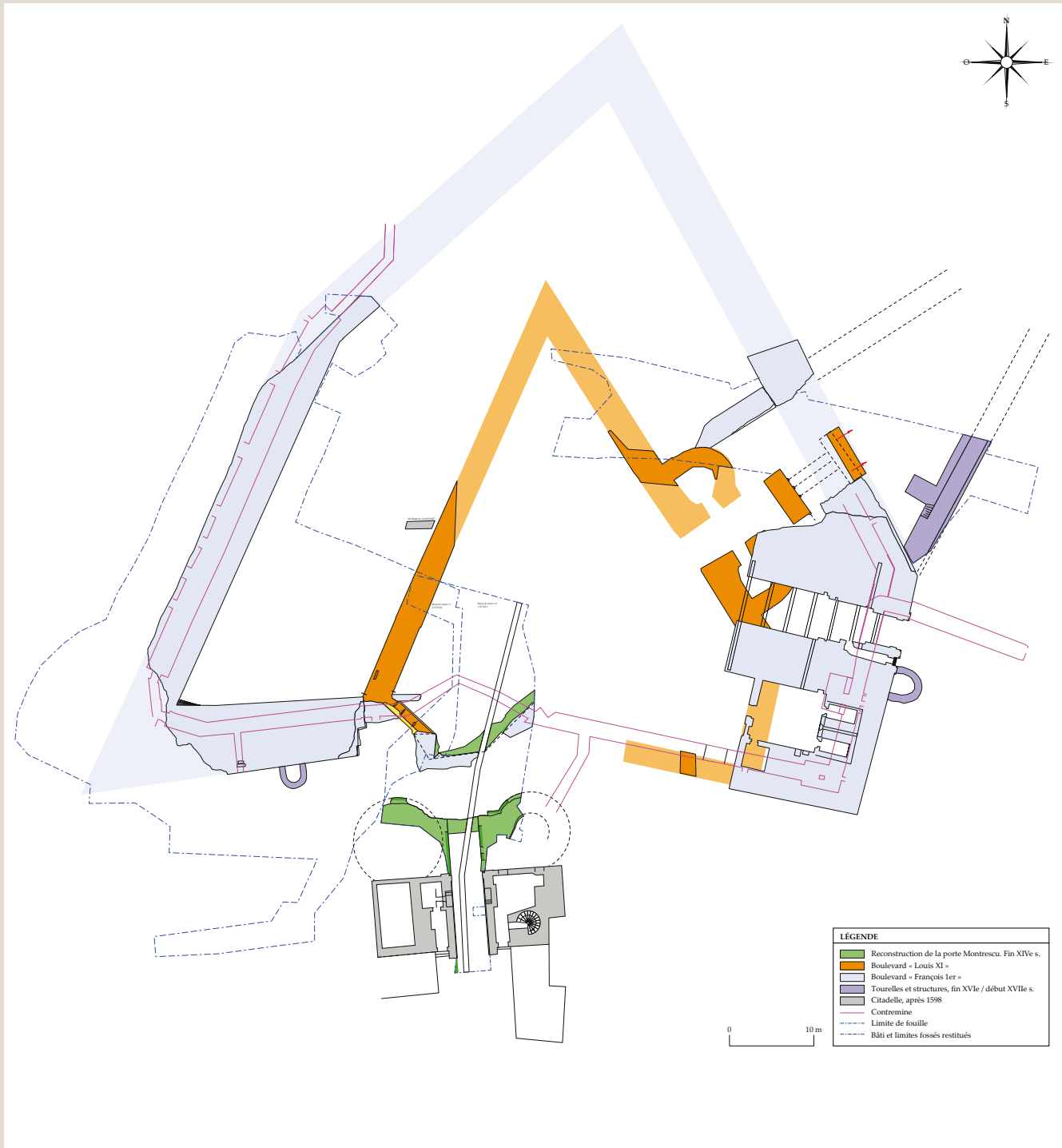


2

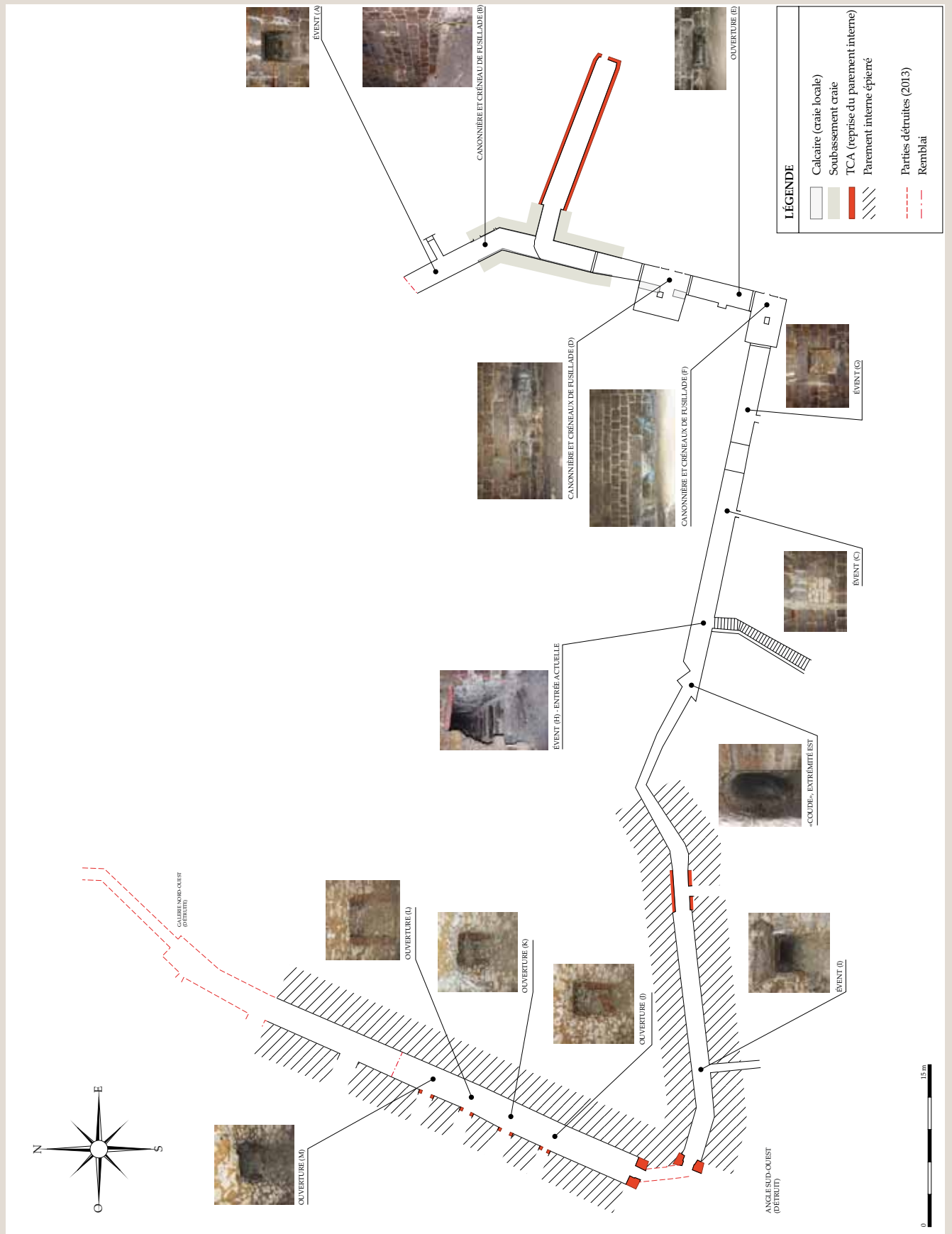


3

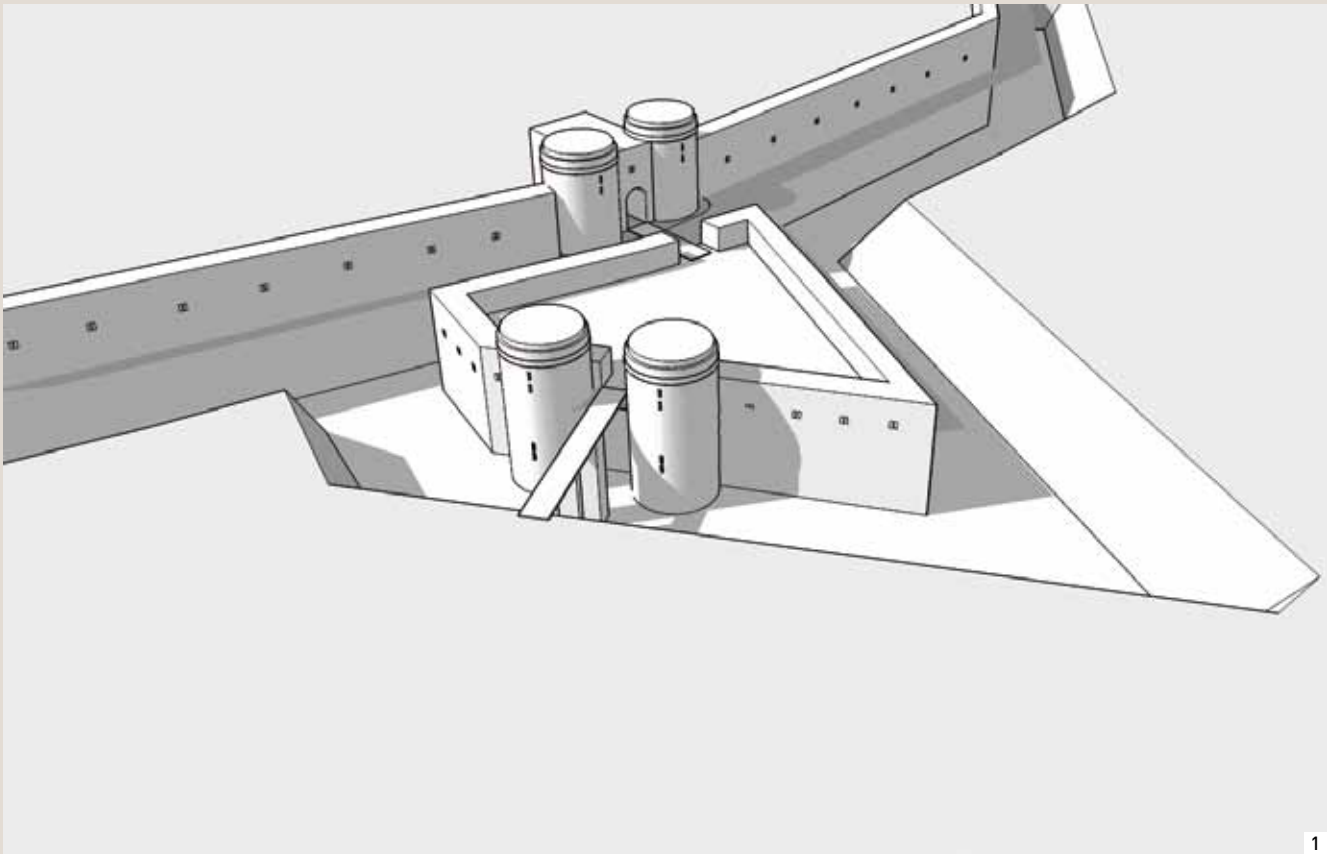
- 1 - Vue générale de la fouille du boulevard François 1^{er} © SAAM
- 2 - Mur de fondation est du boulevard de Louis XI © SAAM
- 3 - Pile du pont de la porte du boulevard de Louis XI © SAAM



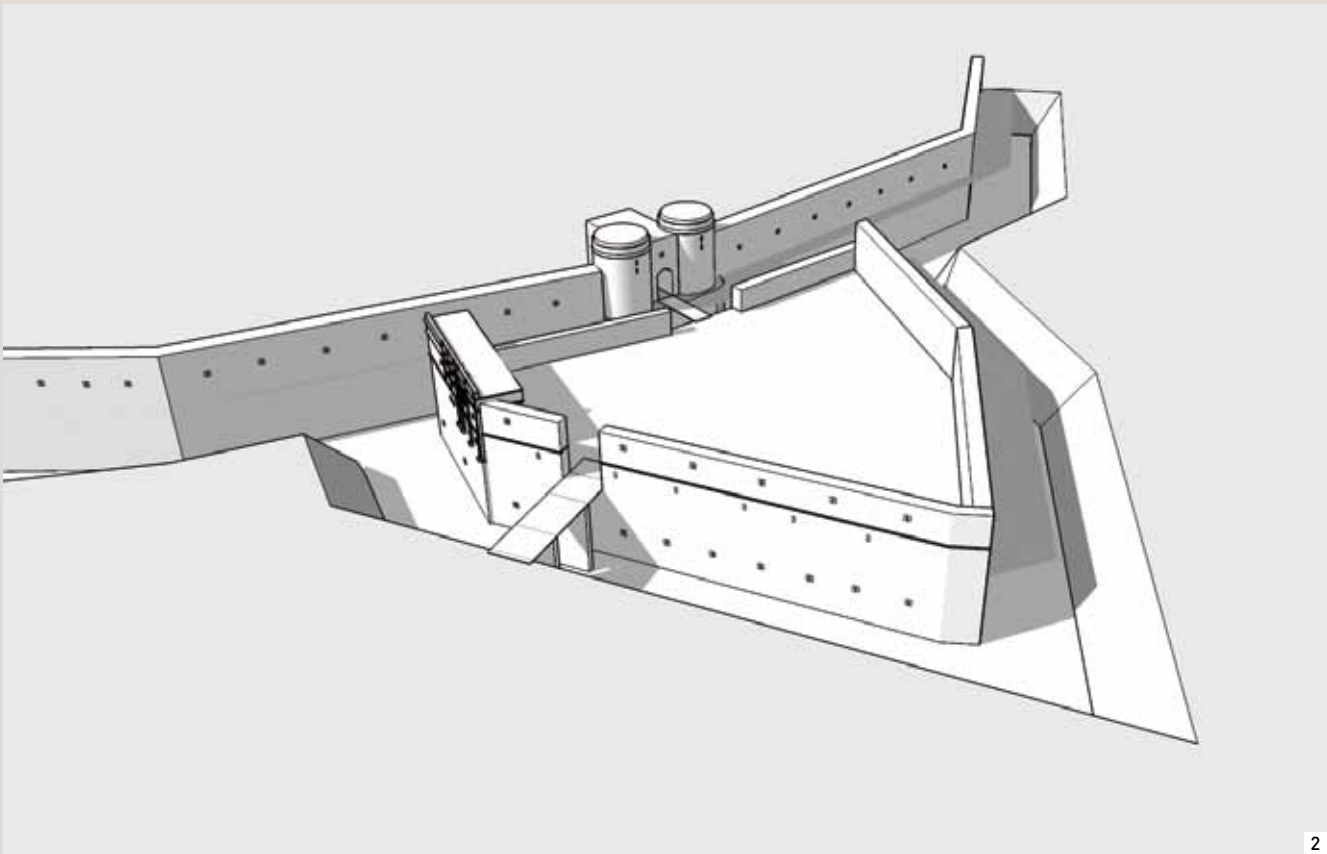
Plan général de la fouille des structures défensives de la porte Montrescu © SAAM - Topographie : Érick Mariette



Rélevé de la contremine du boulevard de François I^{er} © SAAM



1



2

1 - Visualisation en 3D du boulevard de Louis XI © David Leclercq (AUAP)
2 - Visualisation en 3D du boulevard de François 1^{er} © David Leclercq (AUAP)

LES PROGRÈS DE L'ARTILLERIE



Le développement de l'artillerie au cours de la Guerre de Cent Ans fit subir à la poliorcétique, l'art du siège, des changements considérables.

Si l'invention de la poudre, mélange de charbon de bois, de sulfure et de salpêtre, est traditionnellement attribuée aux Chinois, la date de sa première utilisation dans un champ de bataille reste inconnue. Roger Bacon et Albert le Grand en donnent la recette de fabrication au cours du XII^e siècle (HOGG 1993 p. 96).

En Occident, l'utilisation de l'artillerie est attestée dès la première moitié du XIV^e siècle. Une enluminure présente dans un manuscrit anglais daté de 1326, dédié au Roi Edouard II d'Angleterre, représente un soldat en train d'allumer un canon au profil pansu duquel sort une grosse flèche. Une référence à ce type d'arme à feu est présente la même année dans les ordonnances de la ville de Florence. Autour de 1350 des bombardes sont attestées en Picardie, aux Pays-Bas, en Angleterre et dans les pays germaniques (HOGG 1993 p. 96 ; MESQUI 1991 p. 289-292 ; SERDON-PROVOST p. 66). Les premières bombardes, forgées ou cerclées de fer, étaient de petit calibre et lançaient aussi bien des flèches que des pierres. Leur calibre augmente au fur et à mesure de leur assimilation, ainsi que leur capacité à tirer des projectiles capables d'endommager une muraille. (HOGG 1993 p. 96). Cette artillerie primitive resta cependant encore longtemps insuffisamment efficace pour entraîner des changements remarquables dans la stratégie de combat ou dans la poliorcétique. C'est seulement au milieu du XV^e siècle que l'artillerie acquiert une réelle efficacité qui la rend décisive au cours des sièges

Les améliorations techniques apportées aux canons permettent au roi de France Charles VII, de s'emparer de 60 places entre 1449 et 1450, et décident de l'issue de la Guerre de Cent ans. Les artilleurs du roi Charles VII avaient remplacé les projectiles en pierre par des boulets en fonte qui pouvaient disloquer les maçonneries des fortifications sans se fracasser. Ils construisent des canons plus légers montés sur roues et avec un pointage plus précis. Ils expérimentent également des dosages de poudre qui permettent des effets de tir plus réguliers (HOGG 1993 p. 96 - 97 ; MESQUI 1991 p. 289-292).

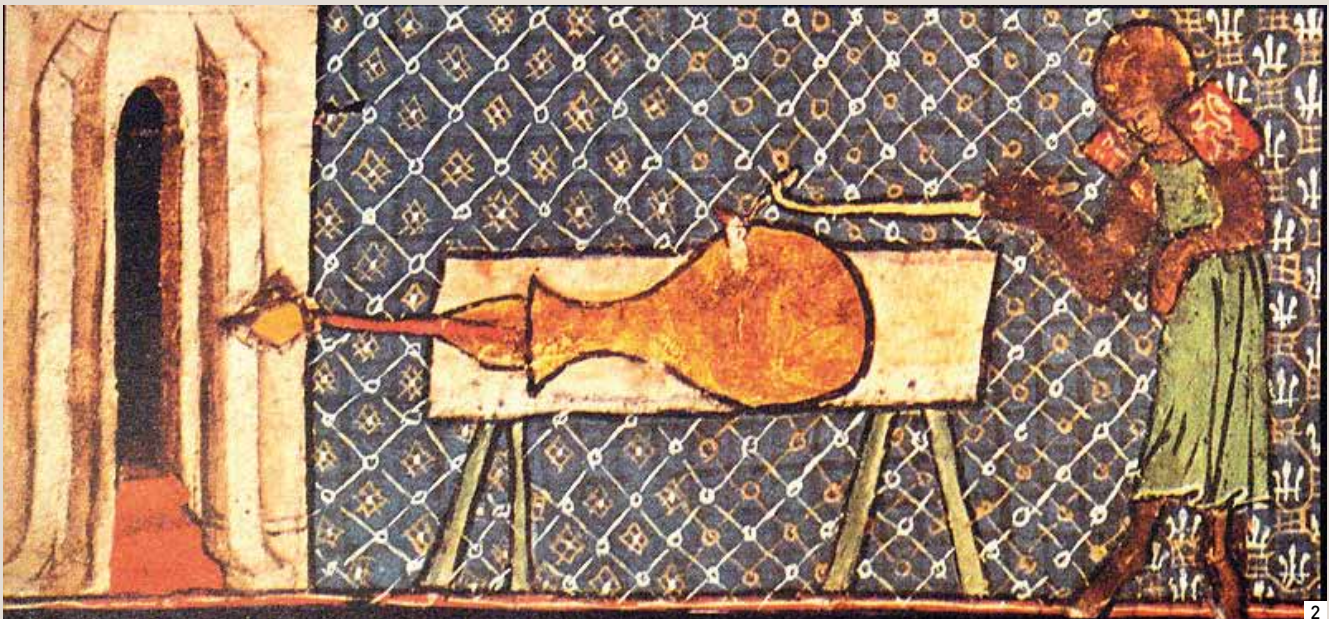
La ville d'Amiens se dote des nouvelles armes au début du XV^e siècle. Au cours de l'année 1406-1407, la ville achète des canons, comme l'indiquent les nombreuses dépenses en affûtages, poudre et boulets.

Les architectes tentèrent d'abord d'adapter les murailles anciennes pour y installer de l'artillerie. En 1416, la porte Montrescu est rehaussée et des canonnières y sont installées (BAUDOUX – JUNG 2004, p. 294). Les fortifications traditionnelles se révélant finalement incapables de résister à la puissance de l'artillerie, la solution la plus communément adoptée par les architectes à partir du milieu du XV^e siècle consiste à rejeter l'artillerie lourde dans les ouvrages extérieurs placés devant les murailles sur les points les plus exposés.

F.R.



1



2

1 - Boulets de canon dans une tranchée du secteur 3 © SAAM
2 - Proto - canon. Christ Church College Oxford, m. 92 f° 70v

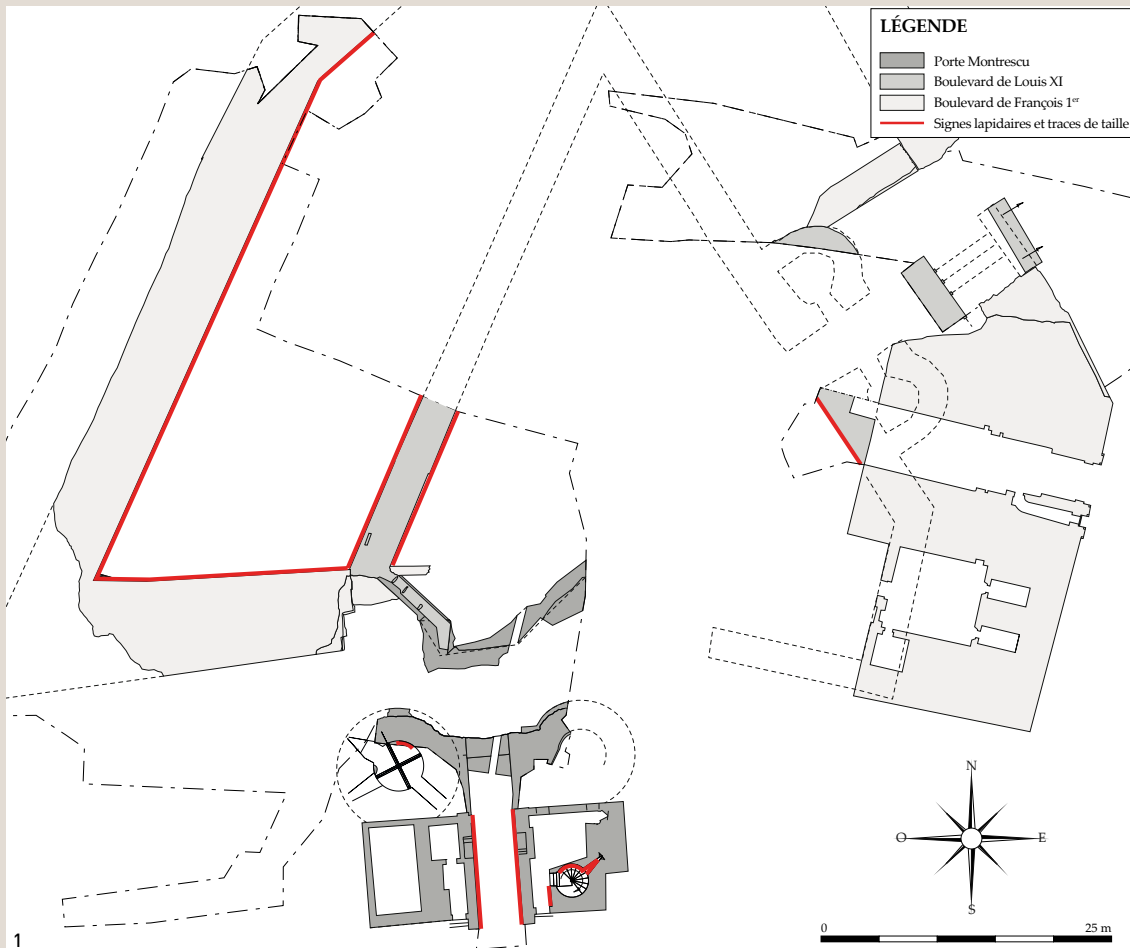
ARCHÉOLOGIE DU BÂTI

De nombreux vestiges bâtis ont été mis au jour. Leur étude a permis de comprendre l'évolution de ce site défensif majeur au cours des périodes médiévales et modernes. L'univers du chantier de construction médiéval a également été abordé, grâce des indices plus discrets mais dignes d'intérêt : les signes lapidaires et les traces d'outils de taille.

Les signes lapidaires ont été ici identifiés en nombre. Ce sont des incisions pratiquées sur chaque bloc de craie, ayant la forme de chiffres romains. Ces signes à vocation utilitaire sont liés au bon déroulement du chantier de construction (VAN BELLE ET AL. 1994, p. 10-11). Néanmoins, leur fonction précise reste sujette à débat. Instruction de montage du bloc ? Désignation d'un module particulier ? Ou encore, signe lié à la qualité du matériau ? En pays de Somme, leur présence est constatée sur quelques autres édifices médiévaux : abbayes, caves voûtées etc (PINSARD 1889, p. 21).

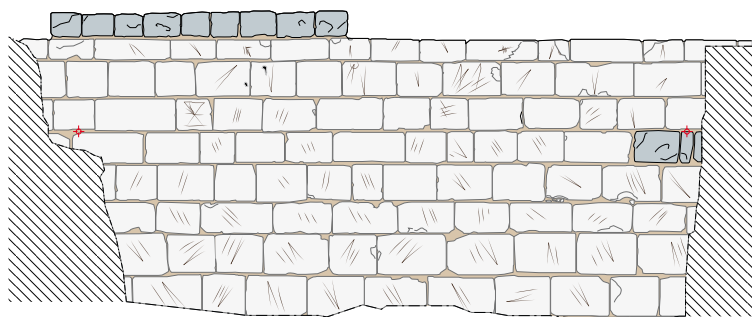
Les traces d'outils observées sur les parements de la porte Montrescu témoignent de l'activité des tailleurs de pierre (BESSAC 2004, p. 19). L'emploi d'outils fréquemment employés au cours du Moyen Âge, tels que le marteau taillant ou encore la polka (Ibid., p. 25-26) est attesté. Autre outil particulièrement utilisé en ravalement intégral des maçonneries : la ripe, qui traduit l'exigence de finition du commanditaire. Son usage est reconnu au moins pour la fin du XIV^e siècle, ce qui correspond parfaitement à la datation admise pour la reconstruction de l'édifice (BESSAC 1986, p. 199).





1

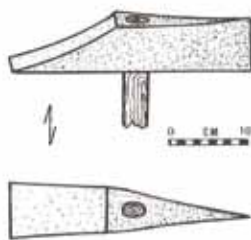
Signes lapidaires : Boulevard de Louis XI



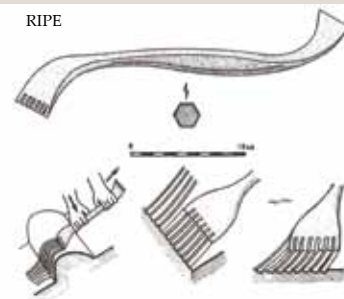
2



POLKA



RIPE



3

1 - Boulevard de la porte Montrescu : répartition des signes lapidaires et indices de taille de la pierre. Échelle : 1/500^{ème} © SAAM

2 - Boulevard de Louis XI : signes lapidaires identifiés sur le parement externe © SAAM

3 - Boulevard de Louis XI : indices de taille de la pierre identifiés sur le parement externe. Illustrations extraites de Bessac Jean-Claude - *L'outillage traditionnel du tailleur de pierre, de l'Antiquité à nos jours*, Suppl. 14 de la Revue Archéologique de Narbonnaise, C.N.R.S., Paris, 1986, pp.56 et 193-194

DU SIÈGE DE 1597 À LA CITADELLE D'AMIENS

Les traces du siège et la vie de la Citadelle



Depuis la déclaration de guerre à l'Espagne le 16 janvier 1595, Henri IV avait remporté des succès en Bourgogne mais avait perdu quelques-unes de ses plus solides places de la frontière septentrionale telles que La Fère, Ham, Calais et Doullens.

Conscient du risque que courrait la ville d'Amiens, le roi avait tenté en vain de convaincre les bourgeois, qui disposaient du droit d'assurer la défense de leur ville, d'accepter une garnison et avait envoyé l'ingénieur militaire Errard de Bar le Duc afin d'améliorer les défenses d'Amiens (HURPIN 1998 pp. 77-78). La prise de la ville par les Espagnols le 11 mars 1597 empêcha probablement la réalisation de ce projet. Il s'ensuivit un long siège qui marqua les Européens par son ampleur, ses innovations et ses péripéties, comme en témoignent de nombreuses représentations contemporaines. La garnison espagnole finit par se rendre le 25 septembre.

La fouille a permis de retrouver des traces du siège de 1597 qui s'est concentré autour de la porte Montrescu et de son boulevard. Les dommages portés par les coups de canon sont encore visibles sur les maçonneries du boulevard. Le camp français, établi au nord de la ville, est illustré par deux tranchées, dont une contenait 11 boulets en fonte pesant chacun 16 kg. Une tombe isolée creusée dans une voie gallo-romaine se trouvait à proximité de celles-ci. Deux hommes jeunes, décédés entre le milieu du XVI^e et le milieu du XVII^e siècle, y reposaient. L'étude biologique révèle un état sanitaire moyen ainsi que des traumatismes liés à une activité

physique intense (marche sur de longues distances, séquelles d'entorse). Les défunts ont été inhumés simultanément, en pleine terre, vêtus et chaussés, dans une fosse trop étroite pour eux. La combinaison des données topographiques, chronologiques, biologiques et du mode d'inhumation permet de proposer qu'il s'agit d'une tombe de soldats morts lors du siège de la ville.



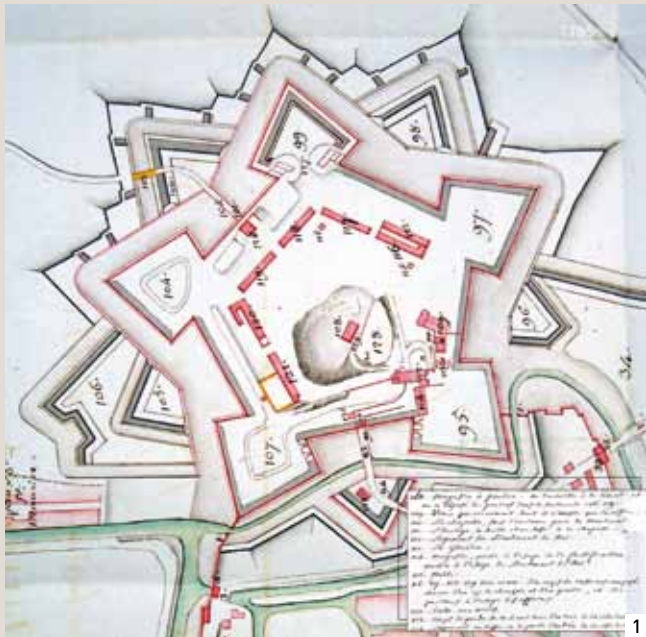
Une fois la ville reprise, Henri IV charge Jean Errard de Bar-le-Duc de construire une Citadelle pour faire face à l'Artois espagnole. Il conçoit une Citadelle bastionnée à plan pentagonal selon les nouvelles conceptions défensives venues de l'Italie, qu'il établit à cheval sur les anciennes défenses urbaines, en intégrant la porte Montrescu qui devient celle de la Citadelle et les restes de son boulevard, dans les talus de son enceinte.

Les travaux commencent dès 1598. Ils sont achevés pour l'essentiel en 1620 avec la construction de la demi-lune qui fait face à la ville, au sud, la seule qui subsiste encore aujourd'hui. Les glacis sont aménagés avec des ouvrages défensifs en terre, demi-lunes, ouvrages à cornes, pendant la Fronde

1 - Anonyme « Henri IV au siège d'Amiens » © RMN-Grand Palais (Château de Versailles) / Gérard Blot

2 - Probable tombe de deux soldats morts pendant le siège de 1597 © SAAM

et la Guerre de Trente ans. La prise d'Arras par les Français en 1640 éloignant le théâtre des opérations militaires, la ville d'Amiens et sa Citadelle perdent beaucoup de leur importance stratégique, situation qu'entérine le traité des Pyrénées en 1659, qui met un terme définitif aux guerres entre les Bourbon et les Habsbourg et qui repousse les frontières du Royaume de France beaucoup plus au nord.



Malgré la perte de sa valeur stratégique la Citadelle garde son rôle de place arrière ainsi que de casernement. Bien que les ouvrages fortifiés extérieurs soient progressivement abandonnés, les structures et les espaces à l'intérieur de la place-forte sont entretenus et adaptés aux besoins.

Entre 1780 et 1782, le commandant de la place d'Amiens, lieutenant du Roi, restaure à ses frais son logement et fait créer un vaste jardin dans le bastion Saint - Pol et dans les fossés. Un projet d'installation

d'une filature de coton est même envisagé en 1788, avant d'être abandonné.

La porte François I^{er} subit de nombreuses interventions de restauration, réaménagement et adaptation, avant d'être classée au titre des Monuments historiques en 1840 comme exemple rarissime d'une porte fortifiée de la Renaissance. La Citadelle connaît à cette époque d'importants travaux d'aménagement. Les fossés du boulevard sont comblés pour former la place d'armes. Le grand casernement central et un arsenal d'artillerie sont construits. La porte Montrescu est surélevée d'un étage et sa façade nord est entièrement reconstruite. Entre 1873 et 1913 la Citadelle d'Amiens sert de garnison au 8^e bataillon des chasseurs à pied. Après avoir été occupée par les Allemands pendant la Première Guerre mondiale, elle sert de base jusqu'en 1939 au 3^e Bataillon du 51 Régiment d'infanterie. La Citadelle reste une caserne jusqu'en 1993, avant son acquisition par la ville d'Amiens.





1



2

1 - Le siège de la ville d'Amiens par le roi Henri IV. © Bibliothèque municipale d'Abbeville. Estampe. Am. X 2
2 - Ensemble de céramiques modernes provenant de la fouille de la Citadelle © Michel Bourguet

FUMER À LA CITADELLE



En 1492, les marins qui débarquent sur les côtes des Amériques avec Christophe Colomb, découvrent que les indigènes Tainos fumaient des feuilles de tabac roulées (GABRIEL 2006, p. 13).

1 Dès la fin du XV^e siècle, les marins portugais et espagnols, de retour des premières expéditions dans le Nouveau Monde, introduisent en Europe cette pratique. Utilisé pour ses vertus réputées stimulantes et médicales, le tabac, rare et coûteux, est d'abord l'apanage des catégories sociales aisées (GABRIEL 2006, p. 13 ; CHIRON-CHAMPAGNE ET LARRE 2014, p. 135). Ce produit ne se généralise à tous les milieux qu'à partir du milieu du XVI^e siècle ; d'abord dans les Flandres et les Pays-Bas qui sont sous domination espagnole, puis dans le nord de la France, à l'occasion du conflit qui opposait la France et l'Espagne, grâce aux soldats de ce dernier pays. L'usage du tabac est bien attesté dans l'Artois et la région lilloise au début du XVII^e siècle. (GABRIEL 2006, p. 13 ; CHIRON-CHAMPAGNE ET LARRE 2014, p. 135)

La date de 1575 est généralement retenue pour l'installation du premier atelier de production de pipes en terre en Angleterre. Les lourdes taxes que Jacques I^{er} impose à l'importation du tabac, et les persécutions contre les puritains, entraînent l'installation d'un certain nombre de maîtres pipiers anglais en Hollande, particulièrement à Gouda qui devient le plus important centre de production européen (CHIRON-CHAMPAGNE - LARRE 2014, p. 135 ; DELOFFRE – JACQUES 2006, p. 47).

Les fouilles de la Citadelle ont permis la découverte de 91 fragments de pipes en terre. L'ensemble est assez homogène. Il s'agit de pipes en terre cuite blanche de forme « hollandaise » à l'aspect lisse et satiné, avec fourneau à talon et tuyau droit, datables de la seconde moitié du XVII^e siècle.

Cinq fourneaux présentent un décor moulé. Le motif le plus fréquent est celui de la « Rose Tudor » présent sur quatre fourneaux. Celui-ci, utilisé par les pipiers de Gouda (Pays -Bas), dans le deuxième quart du XVII^e siècle, est



repris par de nombreux autres fabricants et se stylise de plus en plus dans le temps. Un fourneau présente un décor floral constitué d'un rameau de rose. Deux pipes ont la lèvre ornée d'une ligne faite à la molette.

Trois pipes sont estampillées sur le talon. Toutes les marques sont composées de lettres. Celles-ci peuvent être rapprochées des marques utilisées par les maîtres pipiers hollandais de la ville de Gouda.

À un artisan de cette ville peut être sûrement attribué la marque CDP lisible sur le talon d'une des pipes, qui a été déposée à Gouda par Cornelis Dircxz Peck en 1667 et utilisée jusqu'en 1679 (DUCO 2003, p. 324).

1 - Des femmes aztèques fument avant un banquet. Codex de Florence. Biblioteca Laurenziana. N° inv. Mediceo Palatino 228. 229. 220

2 - Pieter Claesz "Tobacco Pipes and a Brazier" 1636 © Musée de l'Ermitage



Pipes en terre du XVII^e siècle © Michel Bourguet

BIBLIOGRAPHIE

ALLASON-JONES 1996

L. Allason-Jones, *Roman jet in the Yorkshire Museum*, York 1996

BAUDOUX-JUNG 2004

BAUDOUX-JUNG Nathalie - « La porte de Montrescu, un point de passage stratégique de l'enceinte urbaine d'Amiens (Fin XIV^e — XV^e siècle ?) » dans *Les enceintes urbaines (XII^e — XVI^e siècle)*, Actes du 121^e congrès national des sociétés historiques et scientifiques de Nice en 1996, C.T.H.S, Paris, pp. 289-296.

BAYARD 1999

BAYARD Didier — « Amiens », *Revue Archéologique de Picardie*, numéro spécial 16, pp. 199-214.

BAYARD – MASSY 1983

BAYARD Didier, MASSY Jean-Luc – *Amiens romain. Samarobriva Ambianorum*, *Revue Archéologique de Picardie*. Numéro spécial 2, 1983.

BESSAC 1986

BESSAC Jean-Claude - *L'outillage traditionnel du tailleur de pierre, de l'Antiquité à nos jours*, Suppl. 14 de la *Revue Archéologique de Narbonnaise*, C.N.R.S, Paris, 1986, 319 p.

BESSAC 2004

BESSAC Jean-Claude – « L'archéologie de la pierre de taille », dans BESSAC Jean-Claude, CHAPELOT Odette, De Filippo RAFFAËL, FERDIÈRE Alain, JOURNOT Florence, PRIGENT Daniel, SAPIN Christian, SEIGNE Jacques - *La construction : les matériaux durs : pierre et terre cuite, nouvelle édition revue et augmentée*, Errance, Paris, 2004, pp. 7-49.

BRULET R. & COULON G. 1977

BRULET Raymond, COULON Gérard – *La nécropole gallo-romaine de la rue Perdue à Tournai*, Publications d'Histoire de l'Art et d'Archéologie de l'Université Catholique de Louvain, VII, Louvain-la-Neuve.

CHIRON-CHAMPAGNE ET LARRE 2013

CHIRON-CHAMPAGNE Fabienne et LARRE Fanny — « Pipes en terre cuite », dans *Aspects de la culture matérielle médiévale et moderne. La Rochelle, XIII^e — XIX^e siècles : les objets archéologiques dans leur contexte*, Eveha, Limoges, pp. 135 – 144.

COCHET 2000

COCHET André – *Le plomb en Gaule Romaine. Techniques de fabrication et produits*, Monographies Instrumentum 13, 2000, Montagnac

CORSIEZ À PARAÎTRE

CORSIEZ Amélie – « Étude de la céramique de la nécropole de la Citadelle d'Amiens », in Millereux-Le Béchenec à paraître.

DE CALONNE 1976

DE CALONNE Alberic – *Histoire de la ville d'Amiens*, I, Editions culture et civilisation, Bruxelles, 575 p.

DE CROUY-CHANEL 2014

DE CROUY-CHANEL Emmanuel – « Le boulevard de la porte de Montrescu d'Amiens (1520-1536) : un éclairage sur l'adoption du système bastionné en Picardie sous le règne de François 1^{er} », dans FAUCHERRE Nicolas, MARTENS Pieter, PAUCOT Hughes – *La genèse du système bastionné en Europe (1500-1550) : Nouvelles découvertes, nouvelles perspectives*, LA3M, Cercle Historique de l'Arribère – Navarre, 239 p.

DELOFFRE - JACQUES 2006

DELOFFRE Veronique – JACQUES Alain – « La piperie Vandebosche et la fabrication des pipes en terre à Arras », dans BARBIEUX Jose et GABRIEL Martine – *Nom d'une pipe !*, Musée d'histoire de Tourcoing, Tourcoing, pp. 47 – 57

DELOR-AHU 2013

DELOR-AHU Anne & alii, « La pratique funéraire à l'échelle de la tombe, la relation mobilier, traitement du corps et défunt » 2013, in Cécile PARESYS & Isabelle LEGOFF, « La société antique : paysages et pratiques funéraires en Champagne-Ardenne », *Bulletin de la Société archéologique Champenoise*, t. 106, n°2, 2013, p.77-110.

DILLY – MAHÉO 1997

DILLY Georges, MAHEO Noël, *Verreries antiques du Musée de Picardie*, 1997, Somogy.

DOYEN À PARAÎTRE

Doyen Jean-Marc – « Étude des monnaies de la nécropole de la Citadelle d'Amiens » in Millereux-Le Béchenec à paraître.

DUCO 1981

DUCO Don – « The clay pipe in seventeenth century Netherland », dans DAVEY P. (ed.), *The archaeology of the clay Tobacco pipe V*, Europe 2, Part 2, BAR International, series 106, Oxford.

FAVART À PARAÎTRE

FAVART Claire – « Étude biologique des squelettes de la nécropole de la Citadelle d'Amiens » in Millereux-Le Béchenec à paraître.

FAUCHERRE 1989

FAUCHERRE Nicolas – « Barbacanes, boulevards, ravelins et autres demi-lunes ; inventaire incertain », dans *Aux portes du château : Actes du III^e colloque de castellologie*, Flaran (Centre de Castellologie, 1987), pp. 105-115.

GEMEHL 2000

GEMEHL Dominique – *Amiens « Citadelle », Etude d'impact*, AFAN Nord-Picardie, 66p.

GABRIEL 2014

GABRIEL Martine – « L'implantation du tabac dans le Nord de la France », dans *Nom d'une pipe !*, pp. 13 - 18.

GILLET P.-E. & MAHEO N. 2001

GILLET Pierre-Emmanuel, MAHÉO Noël - « Sarcophages en plomb gallo-romains découverts à Amiens et dans ses environs (Somme) », *Revue Archéologique de Picardie*, 3-4, p. 77-118.

GILLET P.-E. 2011

GILLET Pierre-Emmanuel - *Les sarcophages en plomb en Gaule romaine*, Thèse de Doctorat sous la direction de Sartre-Fauriat A., Université d'Artois, Arras, 2 volumes.

HOGG 1983

HOGG Ian – *Fortifications : Histoire mondiale de l'architecture militaire*, Éditions Atlas, Évreux, 256 p.

HURPIN 1998

HURPIN Gérard – « La prise et le siège d'Amiens en 1597 selon l'historien espagnol Carlos Colonna », dans *Picardie terre de frontière, Actes du colloque (Amiens, 26 avril 1997)*, Amiens, pp. 73 - 95.

LASCOUR 2012

LASCOUR Vincent – *Amiens, Avenue Charles de Gaulle (Vol.1 : Texte). Rapport de fouille archéologique*, I.N.R.A.P Nord-Picardie, 133 p.

LECONTE, À PARAÎTRE

Leconte Pauline – *Rapport final d'opération, la Citadelle Arrière nord*, à paraître.

LOUIS MILLEREUX-LE BÉCHENEC 2016

Louis Aurora, Millereux-le Béchenec Josabeth – « Les verres de la nécropole de la Citadelle d'Amiens », *Colloque AFAV*, Berck, 2015.

MARTENS 1999

MARTENS Peter – « An early sixteenth-century drawing of two bulwarks at Arras », *Fort*, 27, pp. 67-92.

MARTIN-KILCHER 2000

MARTIN-KILCHER Stéphanie – « *mors immatura* in the roman world – a mirror of society and tradition », in PEARCE John et alii éd. – *Burial, society and context in the Roman world*. Oxford : Oxbow Books, 2000, p. 63-77.

MESQUI 1991

MESQUI Jean – *Châteaux et enceintes de la France médiévale. De la défense à la résidence. 1, Les organes de la défense*. Picard, Paris, 376 p.

MILLEREUX-LE BÉCHENNEC À PARAÎTRE

Millereux-Le Béchenne Josabeth (dir.) – *Rapport final d'opération, Amiens, la Citadelle*, à paraître.

OUESLATI À PARAÎTRE

OUESLATI Tarek – « Étude des offrandes alimentaires de la nécropole de la Citadelle d'Amiens » in Millereux-Le Béchenne à paraître.

PICHON 2009

PICHON Blaise – *Carte archéologique de la Gaule, Amiens*, Académie des Inscription et Belles-Lettres, 286 p.

PINSARD 1889

PINSARD Charles – « Marques de tâcherons tailleurs de pierre sur les constructions du département de la Somme », in *Bulletins de la Société des Antiquaires de Picardie*, 16, 1889, Paris-Amiens, pp. 20-22.

RAPONE À PARAÎTRE

Rapone Francesca – « La porte Montrescu et ses environs à l'époque médiévale et moderne », vol. 4, in Millereux-Le Béchenne à paraître.

ROLAND 1990

ROLAND Roger et ROLAND Madeleine – *Amiens : des carrières, de la craie et des hommes*. Bibliothèque Municipale, Amiens, 1990, 91 p.

SALAMAGNE 1986

SALAMAGNE Alain – « Les années 1400 : La genèse de l'architecture militaire bourguignonne ou la définition d'un nouvel espace urbain », *Revue belge d'Histoire militaire*, XXVI, pp. 405-434.

SALAMAGNE 1992

SALAMAGNE Alain – « Aux origines de la fortification bastionnée : Le Boulevard d'Antoing et la famille monumentale des boulevards de plan polygonal », *Revue des archéologues et historiens d'Art de Louvain*, XXV, pp. 31-62.

SERDON-PROVOST 2011

SERDON-PROVOST Valérie – « Les débuts de l'artillerie à poudre d'après l'artillerie médiévale », dans *Artillerie et fortification : 1200-1600, Actes du colloque international, Palais des Congrès de Parthenay (Deux-Sèvres), 1-3 Décembre 2006*, P.U.R, Rennes, pp. 61-71.

TOLLER 1977

TOLLER Henry – *Roman Lead Coffins and Ossuaria in Britain*, British Archaeological Reports 38, 1977, Oxford.

VAN BELLE ET AL. 1994

VAN BELLE Jean-Louis, WAROUX René, PEETRON R. – *Signes lapidaires. Nouveau Dictionnaire. Belgique et Nord de la France*. ARTEL, Braine-le-Château, 1994, 843 p.

VACOSSIN 2011

VACOSSIN Jean-François – *Amiens, La Citadelle « arrière nord », Somme (Picardie), rapport de diagnostic archéologique*, Inrap Nord-Picardie, juillet 2011.



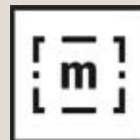
Coupe en verre gravée de la tombe I.146 © Michel Bourget



Région
Nord Pas de Calais - Picardie



Amiens | Musée de Picardie



ISBN 9782908095500

Prix : 10 €



9 782908 095500